F L A S H B A C K

3 0 . 0 5 –
2 6 . 0 7 . 1 5

COUVENT DES MINIMES

JEAN-MARC PUJOL

MAIRE DE PERPIGNAN

Le couvent des Minimes offre à Bruno Aveillan ses vastes espaces peuplés des mémoires croisées de l'ancien quartier juif et des moines bâtisseurs. C'est un écrin idéal, habité, pour la révélation à laquelle l'artiste nous convoque. Ce lieu atypique s'impose aussi comme un élément essentiel du dispositif de mise en lumière de la création plastique dans lequel Perpignan s'est engagé, aussi. En créant le centre d'art contemporain (CAC) Walter Benjamin, en agrandissant le musée d'art Hyacinthe Rigaud, je parie sur la culture. Je suis convaincu qu'elle détient ce supplément d'âme qui fera de notre ville une vraie destination touristique. Déjà le *Street art* s'est invité au CAC Walter Benjamin avec Vinz et le Campo Santo accueille des sculptures monumentales en dialogue animé avec nos vénérables enfeus.

Voici venu le temps d'ouvrir nos cimaises à Bruno Aveillan, réalisateur, artiste multimédia et photographe. Comme vous, je connaissais ses films publicitaires pour les plus grandes marques : Guerlain, Cartier, Vuitton, Orange, Perrier ... Je n'avais rien vu. Ses photographies, poétiques, oniriques et mystérieuses, sont autant de réflexions sur la fugacité de la beauté, l'évanescence des choses et des sentiments, l'absurdité de la condition humaine. J'écris « réflexions » dans les deux sens du terme, car si Bruno Aveillan nous tend un miroir c'est bien pour nous inviter à le traverser. Quelque chose en lui me fait penser à Turner et ses soleils noyés, dont l'impression, justement, reste indélébile. Une magnifique exposition vous attend.

MICHEL PINELL

ADJOINT AU MAIRE DÉLÉGUÉ À LA CULTURE

« Une photo est toujours invisible, ce n'est pas elle que l'on voit » – **Roland Barthes** dans *La Chambre Claire*

Bruno Aveillan est un menteur magnifique. Il abolit la vue par la lumière, la compresse au cœur d'un éboulis solaire, d'une avalanche de blancs saturés, puis la contraint à s'acclimater brutalement, dans la fulgurance du fugace. Il nous entraîne ainsi dans une effraction au cœur du *beau*, nous condamne à une clairvoyance imposée, puis dérobée, presque dans le même mouvement. La vision émerge alors comme un souvenir qui affleure, tangible et réel, incarné au sens premier du terme. Irrépressible. Aussitôt convoqué, il se fond dans les limbes pour laisser son vide, son existence en creux et le souvenir parcellaire de son trajet météorique, appelé à se poursuivre en pointillé, par correspondances secrètes, par archipels mémoriels. Insaisissable.

Bruno Aveillan est un faiseur d'obscurs, un homme de confins, de lointains et de voiles. La lumière dessine, sculpte, occulte, dans un jeu permanent de transparences et d'ombres chinoises. D'étranges moucharabiehs, de véritables origamis de jour et de nuit, de net et de flou, invitent le spectateur à un voyage dont l'œuvre n'est que le signe, le geste d'un chemin intérieur encore inviolé. L'interrogation métaphysique, immanente, se résout dans l'effacement, la dissolution annoncée de figures purement affleurantes, déjà porteuses de leur propre absence. A ces chorégraphies mystérieuses, abstraites, s'invite le corps humain, Anneau d'une temporalité abolie qui semble suspendre, juste le temps du regard, juste dans l'espace de la métamorphose, une inéluctable perte. Les métaphores de l'amour, natures mortes expressionnistes dans un labyrinthe de ruines sont autant de cendres chaudes, encore désirantes, dont l'incandescence irise le regard.

Orphée laissera Eurydice aux Enfers, le vampire prélèvera sa part d'éternité, et bien sûr, nous accomplirons notre dur devoir de finitude. Mais du miroir traversé, nous garderons à jamais l'illumination du passage. « *L'acte est vierge, même répété* », disait René Char. Bruno Aveillan : à vivre encore et encore.

CHORÉGRAPHIE DE L'ÉBLOUISSEMENT

ZOÉ BALTHUS (CRITIQUE D'ART ET ÉCRIVAIN) *PARIS* 2015

« Faire de la lumière, pauvres gens, c'est plus difficile que de faire de l'or. » – **Paul Claudel**

Les photographies de Bruno Aveillan donnent à contempler une beauté autre, une beauté sidérante à la fois par sa pureté fascinante et par l'effacement même qui menace l'enchantement neuf qu'elle suscite, aussitôt éprouvé. C'est le jeu envoûtant, lumineux, cruel, éphémère, typique de la beauté par excellence. L'indomptable est toujours prompte à disparaître.

Ivresse de la transfiguration, mouvance perpétuelle, le photographe virtuose fait évoluer la lumière sur l'infinité de variations qui caractérise la richesse incomparable de son registre à l'instar de *l'immensité intime* qui attend encore bien des images exaltées.

Il met en scène les substances diaphanes qui évoluent sur des mélodies intérieures, et son ballet bruisse de couleurs vivantes, glisse en ondes parfaites le long des silhouettes et des sujets. Chaque rayon convie un germe de rêve irisé, griffe les cieux, caresse un visage, illumine un regard, sublime un bijou, éveille un enfant, appelle une joie.

Grâce à cette époustouflante maîtrise chorégraphique de la lumière, les images de Bruno Aveillan transcendent le réel, avec une harmonie en tout point confondante et partant, donnent lieu à une réflexion nouvelle sur le passage du temps, la relativité des perceptions, la puissance de la mémoire, l'énigme de la beauté.

De *Mnemo Lux* à *Acetate Spirit,* de *Minotaur-Ex* à *Papillon,* de *Kafka* à *SandMan,* de *MorphoLab* à *Noir* en passant par *Bolshoi Underground* et *Isolation Ceremony,* des entités mystérieuses jaillissent et se rappellent au cœur des matières, les êtres se métamorphosent avec constance, les identités s'interrogent de concert. Les corps dansent sur des rythmes étranges, se jaugent avec curiosité, s'aimantent avec passion, se repoussent dans la fulgurance de l'instant unique et l'extase existentielle. Les peaux se réfléchissent de l'autre côté des miroirs, et leurs échos coulent dans la nuit comme des diamants noirs dans l'onde claire.

L'artiste est passé maître dans l'art de l'éblouissement.



PHOTOGRAPHIES



DONNER À UN VOYAGEUR MA PLACE AU COIN DU FEU…

MARCOS LUTYENS (ARTISTE CONTEMPORAIN) *LOS ANGELES* 2008
TRADUIT DE L'ANGLAIS

« Donner à un voyageur ma place au coin du feu… » – **Issa Kobayashi**

En Colombie, dans la culture Tairona, les jeunes enfants choisis pour devenir chaman sont mis à l'écart de la société. Leur isolement s'inscrit dans la tradition Tairona selon laquelle les apprentis doivent être élevés dans une obscurité totale. Durant toute leur enfance et leur adolescence, ils se lèveront dès le coucher du soleil, se formeront pendant la nuit, et se retireront avant le lever du jour. Les nuits de pleine lune, les apprentis devront couvrir leur tête et leur visage comme des habitants du désert se protégeant du soleil. En renonçant à voir normalement, les apprentis apprennent à compter sur une perception sensorielle autre que celle de leurs yeux, forçant leurs capacités intuitives à s'épanouir. Une fois leur apprentissage terminé, les chamans sont replongés dans le cycle normal du jour et de la nuit, mais le changement profondément ancré dans leur hiérarchie sensorielle aura des conséquences infinies sur leur façon de percevoir le monde. Imaginez l'éblouissement de ces tous jeunes prophètes Tairona lorsqu'ils sont exposés pour la première fois à la forme explicite du monde extérieur en pleine lumière.

Depuis l'avènement de la photographie abstraite au début du XXe siècle, des photographes ont adopté ce style pour transporter le spectateur au-delà du réel, dans le monde de l'occulte et de l'émotionnel. Certains adeptes et pionniers de ce style, y compris un de ses fondateurs, Alvin Langdon Coburn, ont remarqué qu'en photographie, l'abstraction est une quête de pureté dans l'image, un tremplin face aux restrictions des aspects journalistiques et figuratifs de la matière picturale. Coburn écrivit qu'une telle approche parvenait à « laisser l'esprit libre pour se consacrer à l'essentiel : le contact direct avec ce que nous souhaitons exprimer ». Une riche histoire de la photographie abstraite, des expériences photographiques surréalistes de Man Ray aux caricatures manipulées sur Polaroid de Michael Darea, a ainsi inspiré l'œuvre de Bruno Aveillan, qui en tant qu'artiste, sait si bien repousser les limites du visible. La prédominance de la vue sur les autres sens infléchit l'art à un degré stupéfiant. L'obsession humaine pour le visuel encourage nos technologues à créer des dispositifs de très hautes résolutions qui dépassent la capacité de nos yeux et de notre cerveau à analyser une pléthore de détails. Les traditions indigènes rejettent cette obsessive suprématie de l'œil, comme le confirme les chamans Tairona susmentionnés, formés depuis leur plus tendre enfance à «voir» au-delà du visible.

Les photographies de Bruno Aveillan partagent cette ambition chamanique Tairona où la déconstruction de la perception et de la forme visuelle de ses images permet d'insister sur la sensation créée, plutôt que sur une reproduction fidèle de la visualisation humaine. Ses images possèdent une double couche formée par le lointain et l'obscur. La première couche : celle de l'éloignement, se manifeste par l'aspect inconnu et exotique des lieux dans lesquels il a choisi de capturer ses images, des endroits comme l'Islande, l'Afrique du Nord, la Chine ou l'Inde. Des lieux comme Jaipur, Turpan, Merzouga semblent tout droit sortis d'un conte de fées ou des traditions orales, plutôt que de nos géographies familières occidentales. Des détails dans ses images, pouvant favoriser un sentiment de familiarité, contiennent des inflexions qui balayent la sensation de connu, étayées par leurs vastes scènes isolées de montagnes, de steppe, de mer et de ciel. Notre esprit nomade est totalement séduit par les traces d'une route convergeant à l'horizon ou d'un marinier battu par les vents et penché dans le courant.

Et son œuvre convoque l'obscur, par l'omniprésente distorsion infligée à ces images. Curieusement, il se sert de la lumière pour obscurcir ses paysages, éloignant d'une lecture franche pour un monde semi-visible, que seule une réponse émotionnelle permet de percevoir telle une rêverie hypnotique, au-delà des mots, au-delà de la narration et de la conceptualisation. Il ouvre adroitement un espace entre les espaces, à l'instar de « la porte sans porte » des maîtres du Zen.

Les teintes délicates, les couleurs contrastées et les formes abstraites provoquent des associations de goût, de son et de texture, dans une sorte de perception liée, appelée également synesthésie. Le fait de céder à cette profusion de sentiments interconnectés, dans lesquels l'esprit conceptuel tente de créer un simulacre de réalité, renvoie aux découvertes du célèbre neuroscientifique, Dr. V. S. Ramachandran, qui a écrit :

« Il n'y a qu'un modèle d'activité neurale qui puisse exister à la fois, car il détruit tout autre modèle concurrent. Ce qui signifie qu'il y a un goulet d'étranglement de l'attention. On ne peut faire attention qu'à une seule chose à la fois. Et cette attention, me risquerais-je à dire, n'est pas basée sur la pensée, ni même sur l'expression extérieure d'états émotionnels, mais plus profondément vers le cœur d'une réalité qui existe au-delà de l'être. »

Lorsqu'on lui demande pourquoi autant de ses photos portent sur l'Est, Bruno Aveillan répond énigmatiquement, « l'Est n'est-il pas partout ? » Dans cette perspective Zen, le photographe invite à la célébration sublime de l'ordinaire à la façon dont Issa Kobayashi et d'autres maîtres haïkus, ainsi que les poètes-voyageurs zen plus contemporains, tel que Nanao Sakaki, la cultivaient.

L'attente 2007 *Turpan*







Songe 2007 *Turpan*

L'usine 2007 *Turpan*



Loin #2 2007 *Turpan*



La Route 2007 *Turpan*



Loin #1 2007 *Turpan*



Lumières #1 2007 *Kleifarvatn*





Trois Nocturnes 2007 *Kleifarvatn*



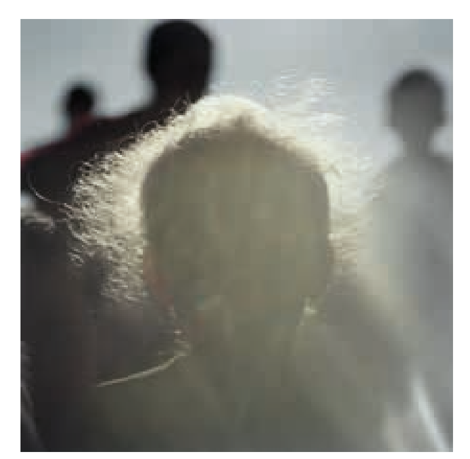
Vu de ma fenêtre 2007 *Shanghai*



La Voie #1 2008 *Matmata*



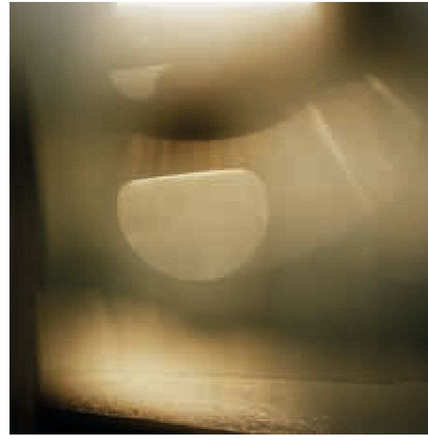
La Voie #3 2008 *Matmata*

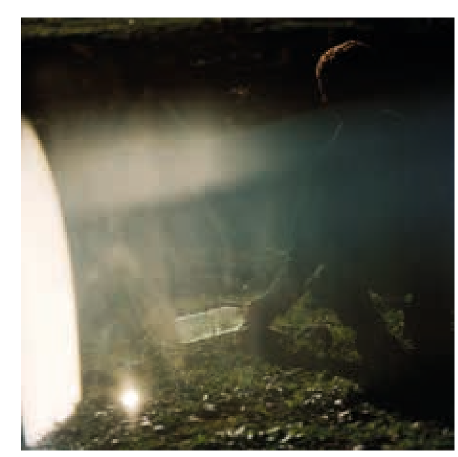


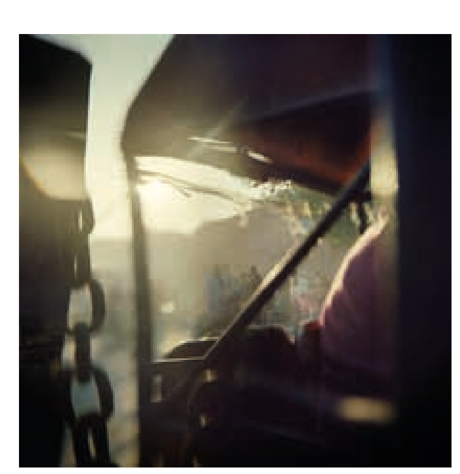

Enfants Lumières #2 2008 *Touaba*

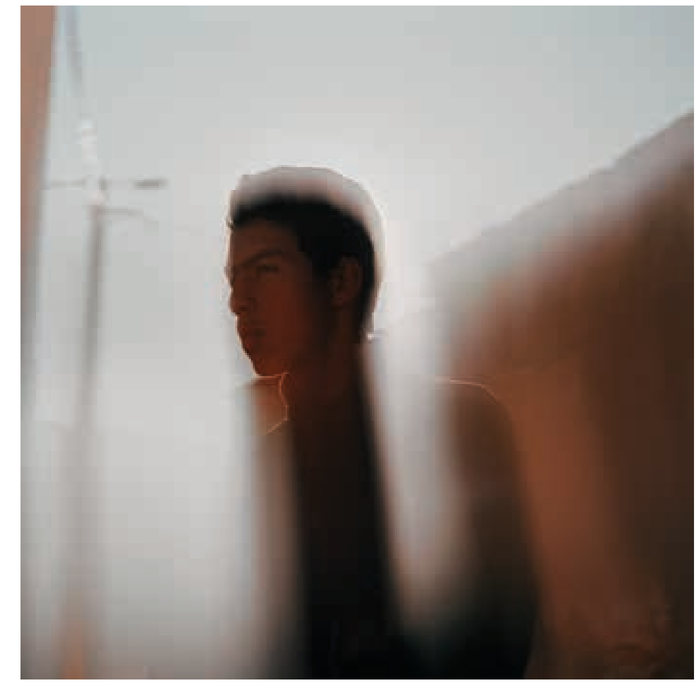

Le Grand H 2007 *Hong Kong*

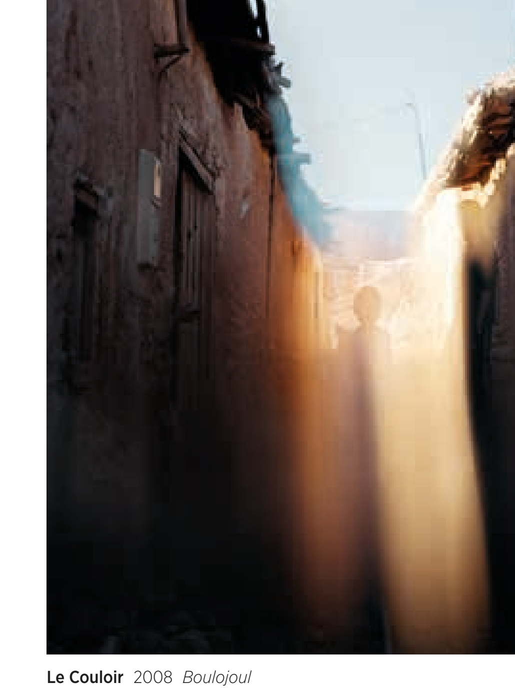

Marchand de Thé #1 2006 *Jaipur*

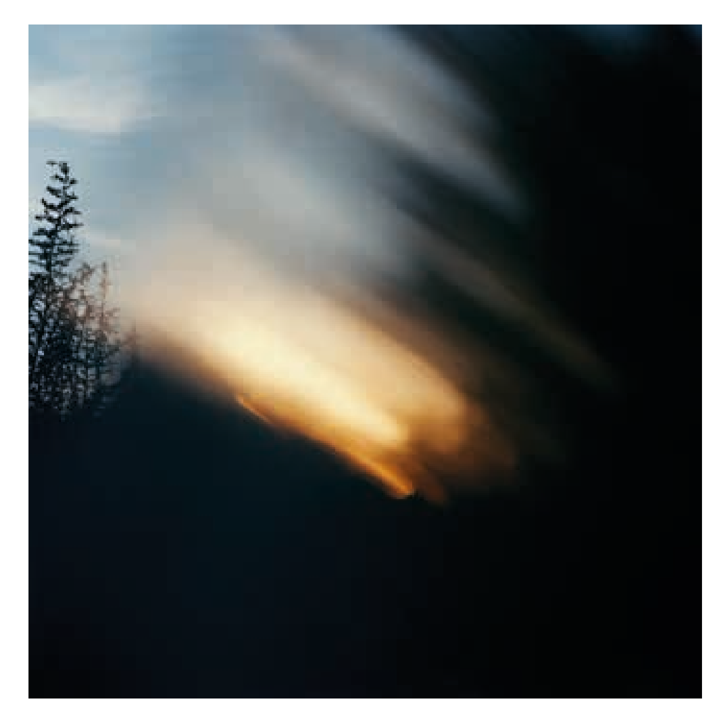

L'oeil 2007 *Hong Kong*


Percussion 2008 *Touaba*


Vu d'un Rickshaw 2006 *Jaipur*


L'adolescent 2008 *Boulojoul*


Le Couloir 2008 *Boulojoul*


La Porte 2007 *Beni Mellal*


Le Stop 2008 *Touaba*

POÉSIE DE LUMIÈRE, ECLAT DE MÉMOIRE

ZOÉ BALTHUS *PARIS* 2010

Toute atteinte du regard est inscription dans la mémoire, où les choses et les êtres, dans l'infinité de leurs facettes, noyées en paradoxes inextricables, n'en finissent plus d'apparaître et de disparaître, de s'imposer et de se dérober. Plus ou moins lointaines à notre escient, leurs empreintes marquent à la fois la survivance et l'effacement des signes, témoignent à chaque instant, chaque seconde, d'une réalité en fugue, de l'extrême profusion de son rêve.

L'œuvre photographique de Bruno Aveillan procède de la révélation de cette éternelle énigme, matière mouvante de l'absence en présence, charrie l'éclat de mémoire suprême et ténébreuse, à la faveur d'une constante poésie de lumière et d'un flirt harmonieux entre espérance et mélancolie.

Chacune de ses images est un voyage de l'oubli et du souvenir, un retour à la naissance de l'instant, un retrait dans l'étrangeté du lieu, une percée au fond de la matière. L'artiste ne saurait jamais voir que la seule apparence de la réalité, il approche ce qu'elle dissimule de significations et de beauté, visite sa nature variable, conte ses incidences. La réalité ne se livre que sous un voile éphémère qu'il prolonge volontiers de flous, savants, exigeants, parsemés d'indices. Sa quête s'étend au-delà des événements, du temps et de l'espace. C'est le point même de leur fusion qu'il aspire à franchir, et leur vérité abstraite qu'il parvient à saisir, comme personne avec tel raffinement.

L'acuité, la délicatesse et l'élégance du regard marquent la totalité de son œuvre. Elles se perçoivent dans la distance qu'il instaure avec l'objet de son attention jusqu'au désir peut-être de s'effacer lui-même afin d'accueillir pleinement la sincérité du mystère.

L'unité fondamentale des éléments s'affirme sous son regard en mesure d'affranchir toutes les frontières et d'empiéter sur les territoires de l'abstraction. Il traverse tous les états de lumière, use de la puissance des rayons pour abolir les confins et fondre, dans l'éblouissement alchimique des ombres, la chair en air, l'air en matière, la matière en mer, la mer en ciel, le ciel en terre, la terre en chair.

Son art résonne à la fois d'une intime mélodie, familière et unique à chacun, et de la grande mémoire universelle qu'il honore. L'œil du photographe, pareil à un miroir sans tain, penché sur le destin, livre l'intuition d'une provenance, sous-tend le long pas futur.

Sa vision paraît épouser la pensée de Walter Benjamin assurée que « l'origine ne se donne jamais à connaître dans l'existence nue, évidente, du factuel, et sa rythmique ne peut être perçue que dans une double optique. Elle demande à être reconnue d'une part comme une restauration, une restitution, d'autre part, comme quelque chose qui est par là-même inachevé, toujours ouvert ».

Le photographe capte la beauté d'une fraction de seconde, d'un fragment de mémoire, d'un signe d'avenir et partant, de son œuvre jaillit l'idée même de son nostalgique mystère, s'y affirme le tendre voile que revêt toute chose. Cet éclat d'innocence qui balance entre le rire et l'angoisse, du secret d'enfant absorbé dans le jeu de l'existence qui commence, à la fois enchanteur et effrayant, et qui déjà s'impose en une solitude sans réponse, pleine d'échos adultes produits par l'Inconnu, passé, présent, futur.

L'œuvre de Bruno Aveillan frappe par sa contemporanéité au sens éminent où Giorgio Agamben a voulu entendre l'expression.

« Le contemporain n'est pas seulement celui qui, en percevant l'obscurité du présent, en cerne l'inaccessible lumière ; il est aussi celui qui, par la division et l'interpolation du temps, est en mesure de le transformer et de le mettre en relation avec d'autres temps, de lire une histoire de manière inédite, de la ‹ citer › en fonction d'une nécessité qui ne doit absolument rien à son arbitraire, mais provient d'une exigence à laquelle il ne peut pas répondre. Comme si cette invisible lumière qu'est l'obscurité du présent projetait son ombre sur le passé tandis que celui-ci frappé par ce sceau d'ombre, acquérait la capacité de répondre aux ténèbres du moment. »

Ainsi, le voyage que l'artiste propose, sensible et grandiose, témoigne de l'humble passage d'homme, de son errance entre l'ombre et la lumière du monde qui l'a conçu et le maintient dans l'ignorance consciente de son propre destin. Destin douloureusement beau d'espérance glanée en chemin.

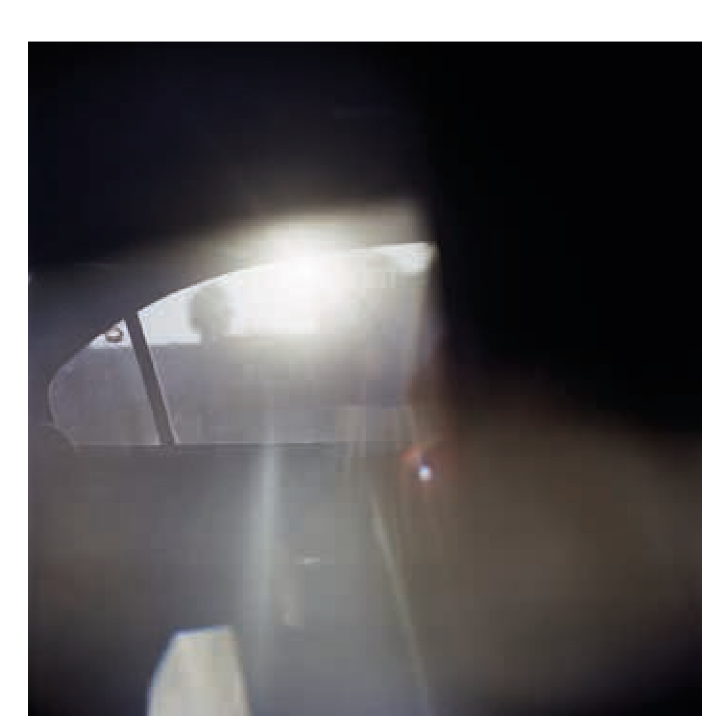




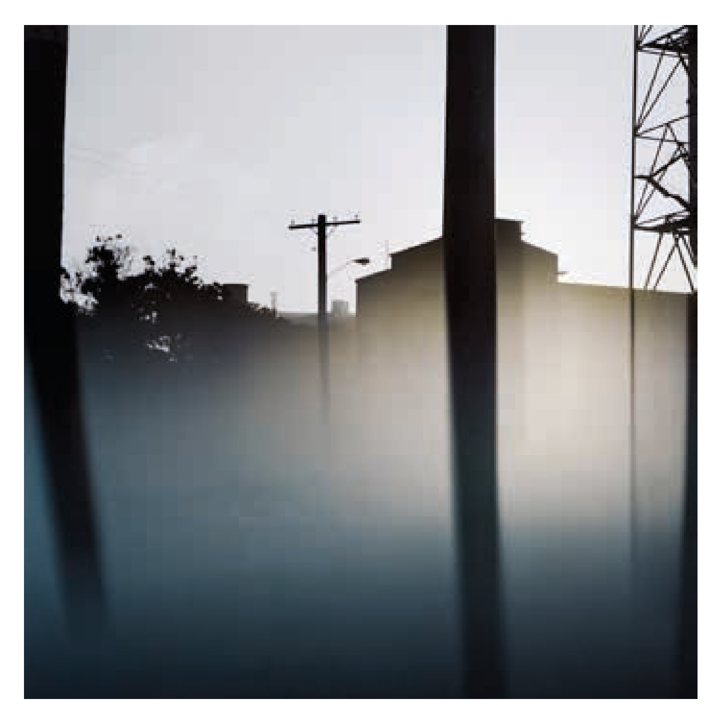

Cables #3 2008 *Los Angeles*



Cinq et Demi 2010 *Venice*



Left Sunset 2008 *Los Angeles*



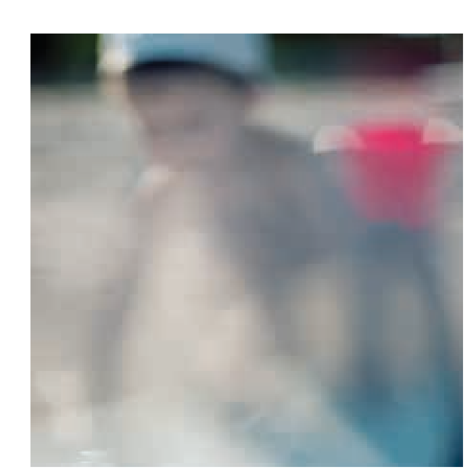
Beyond 2009 *Port Kembla*



In Reflection 2008 *New York*



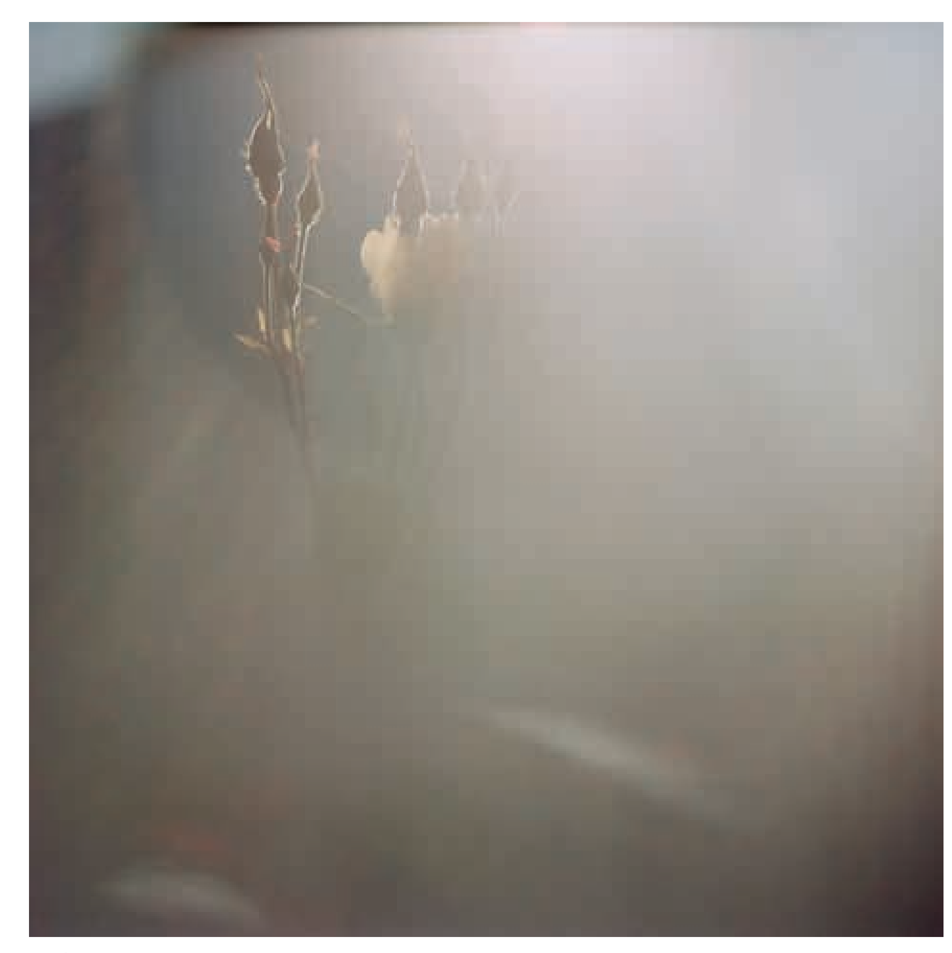
L'évidence 2009 *Port Kembla*



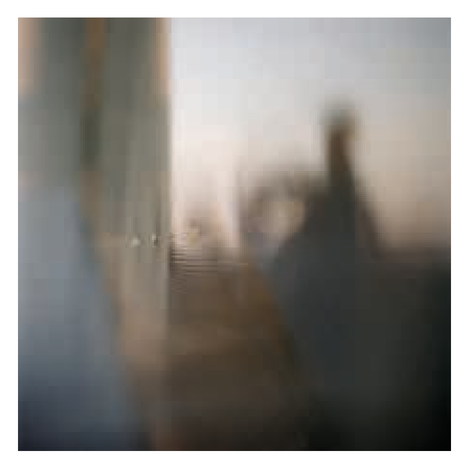
Le Seau 2009 *Porto Vecchio*



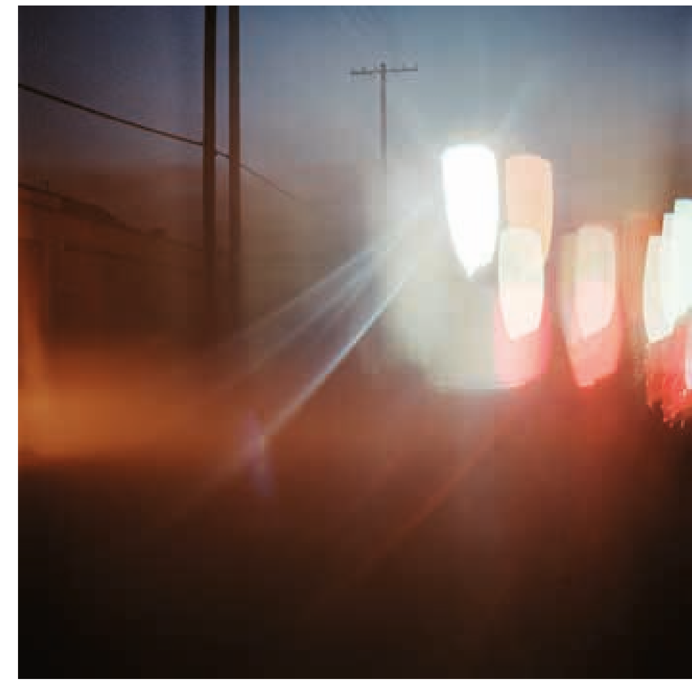
Sapies #1 2010 *Plateau des Glières*



Datcha's Song 2008 *Mosseivo*



Le Rivet 2010 *Sochi*



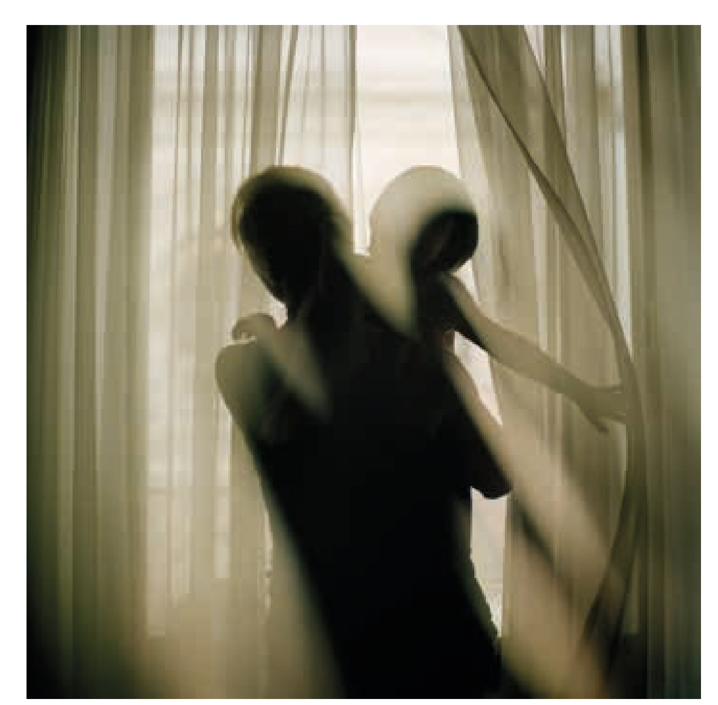
Downtown 2009 *Los Angeles*



Tensions 2010 *Sochi*



Presque le 47 2010 *Sochi*



I ' M 2010 *Moscou*



POLYPHONIC UNDERGROUND

ZOÉ BALTHUS *PARIS* 2012

Bruno Aveillan a séduit le théâtre du Bolchoï, en plein renouveau. Le 15 mars 2010, à deux jours de la création de *La Chauve-Souris,* de Johann Strauss, mise en scène par le jeune Vasily Barkhatov, la présence du photographe et réalisateur français est une surprise pour tout un peuple en coulisses. Autorisé à saisir une dimension intime et rare de ce théâtre mythique, l'artiste rapporte de son aventure de l'autre côté du rideau un document photographique d'exception qu'il nomme *Bolshoi Underground.* Alors qu'il entame sa visite à pas feutrés, une immensité l'attend en fabuleux présent. Au-delà de ce monde, un autre surgit.

D'emblée, le photographe se fond parmi des existences, plus ou moins anonymes, hantées par la répétition générale qui évoluent en nombre derrière les décors de Zinovi Margolin. L'intrusion passe inaperçue, disons plutôt qu'elle est niée comme telle par une sorte d'accord tacite ou conclu d'un simple échange de regards.

Artiste parmi les siens, en déambulation onirique sur les flux de lumière, il avance avec la discrétion délicate d'un félin, s'éprend de toutes les atmosphères qu'il traverse sur le chemin de sa découverte, où la magie de l'âme russe s'éploie de toutes parts.

Une belle jeunesse de figurants se prépare, certains ont déjà enfilé leurs costumes de scène signés Igor Chapurin. Tout le personnel du Bolchoï répète son rôle. La générale fait battre les cœurs plus fort, trembler les mains, résonner les silences et les musiques qui s'accordent. Chaque œil croisé révèle une âme vouée à l'œuvre qui se crée.

Cet effort surhumain se déploie, imperceptible, invisible au profane. L'énergie intérieure se diffuse pourtant de maillon en maillon, du fond de toutes les âmes en présence, résonnent des cordes, de musiques en écho et de chants, tout autour et sur la scène, dans les étages, les coursives, les loges à maquillage, les salles de danse. La métamorphose prend corps. Invité, privilégié, aux répétitions, Bruno Aveillan en extrait une substantifique moelle.

C'est une photographie d'errance mélancolique, qui épouse les mouvements des airs, se délecte de toute source lumineuse, du moindre souffle inspiré, d'un infime frisson de doute perçus au hasard des couloirs.

Ce que le photographe a voulu voir, ce qu'il a vu, ce qu'il a saisi puis montré et dissimulé, à sa façon, pour des raisons subjectives, par excellence uniques, souvent énigmatiques pour soi-même et certaines mystérieuses à jamais, impose des oscillations entre réel et surnaturel, entre dedans et dehors, entre avant et après. Comme dans la poésie de Marina Tsvétaeva, il s'agit peut-être de *« défendre dans le temps ce qu'il a d'éternel, ou bien immortaliser ce qu'il a de temporel, quelle que soit la façon de tourner : au temps – c'est-à-dire au siècle d'ici-bas – s'oppose le siècle de l'autre monde ».*

Et de se demander si certains fantômes ne se faufileraient pas à son insu dans les replis invisibles de ses photographies, s'ils n'y commémoreraient pas, à leur manière subtile, *Le Triomphe des Muses,* les heures de gloire de *Cendrillon,* les créations éternelles de Tchaïkovski et de Rachmaninov.

Ses images envoûtent parce qu'il est le premier envoûté par ce qu'il observe et ce qui s'offre en retour. Il appelle à des finesses d'expérience privée, à des échappées imaginaires.

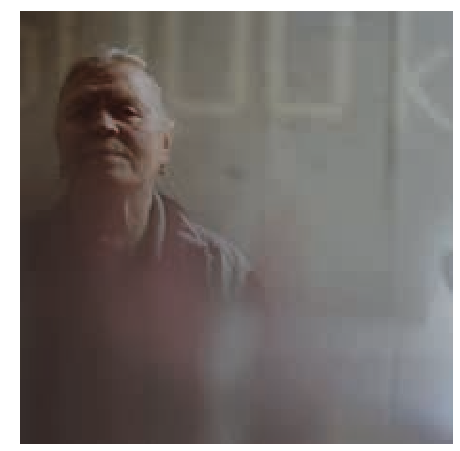
Il se laisse ensorceler par les personnages animés de passion et d'angoisse, dans l'ombre et la lumière de l'illustre institution. À la manière dont Francis Bacon l'entendait pour sa peinture, le photographe œuvre dans l'espoir que les hasards et les accidents interviendront en sa faveur. De fait, ils agissent.

Sa photographie est, en ce sens, une expérience de désir à la fois charnel et spirituel. Le médium est puissant et, fort d'objectifs sensibles, s'imprègne de *« cette solitude illimitée,* telle que l'éprouvait Rainer Maria Rilke, *qui fait de chaque jour une vie, cette communion avec l'univers, l'espace en un mot, l'espace invisible que l'homme peut pourtant habiter et qui l'entoure d'innombrables présences ».*

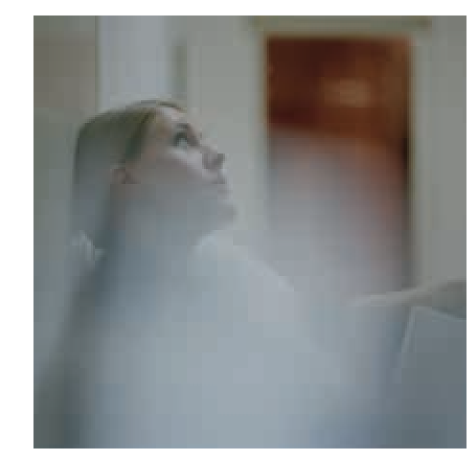
Le photographe est sensible à l'intimité de chaque artiste et plus encore à celle de l'être en soi déguisé, sous le costume de scène. Le vif d'une multitude de solitudes au début de l'effervescence l'enivre, à la manière russe, de ces R enroulés dans les mots incompris. Derrière chaque porte entrebâillée, au détour d'un couloir, dans les galeries, les coursives et les travées, une nouvelle lumière, un autre visage prennent possession de leur rôle à l'écart, se profilent parfois dans la pénombre, ou devant un miroir.

À chaque instant, l'apparition d'un trouble, l'intensité d'un recueillement. Curiosité d'un silence apparent quand tout bruisse de pensées, de chants, de danse et de musique, de ce qui parle profondément et sourd dans la lumière qu'il ne faut pas froisser.

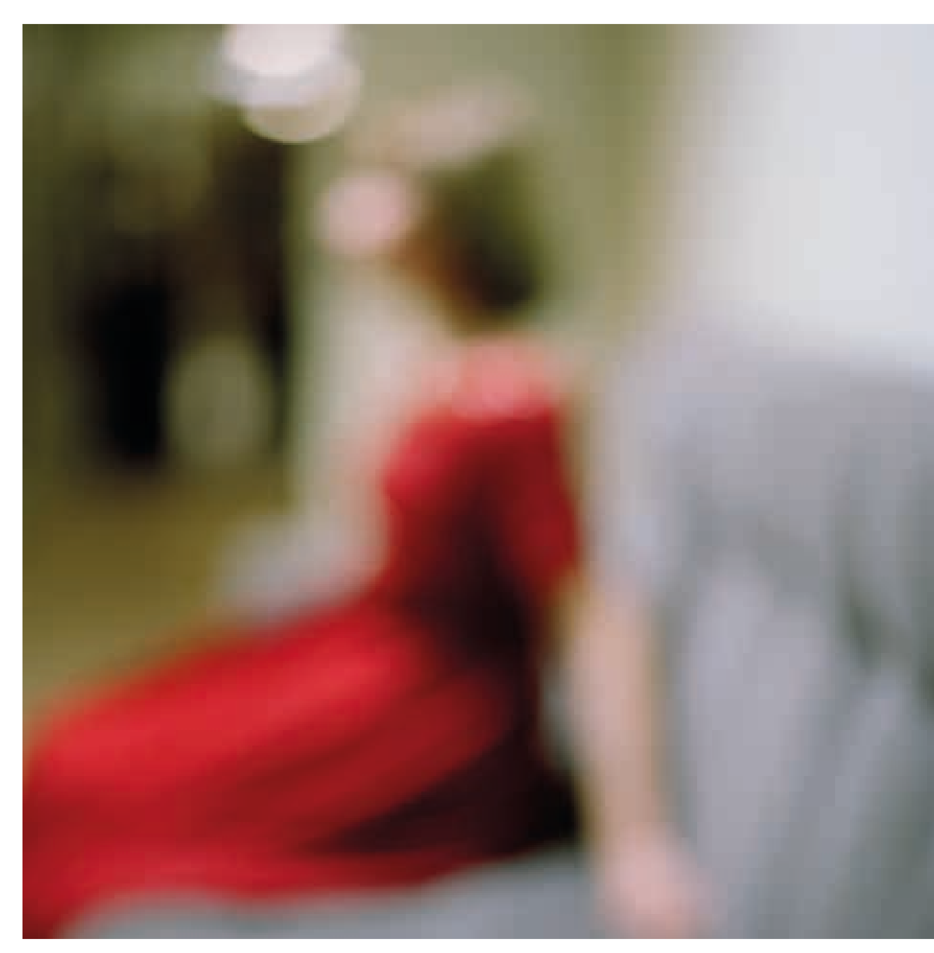
Le photographe, comme le poète – selon les mots de Gaston Bachelard –, est ici *« sans cesse contemporain d'une osmose entre l'espace intime et l'espace indéterminé ».*



La Doyenne 2010 *Moscou*



Anna S 2010 *Moscou*



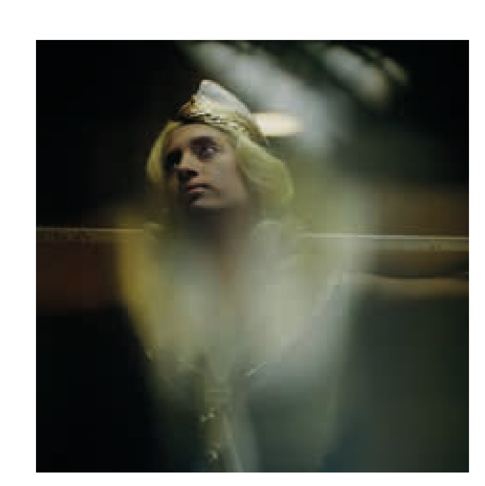
Rouges Pensées 2010 *Moscou*



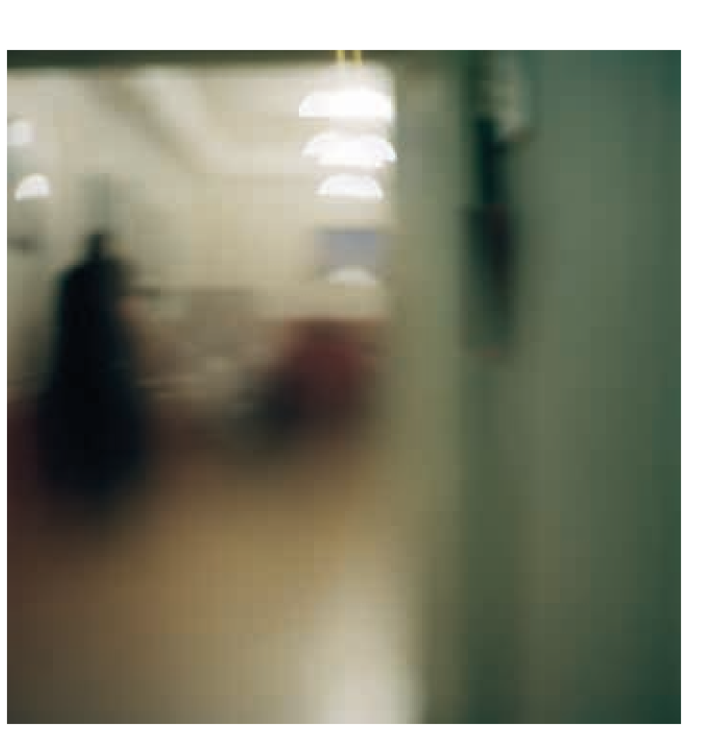
Seul Instant 2010 *Moscou*



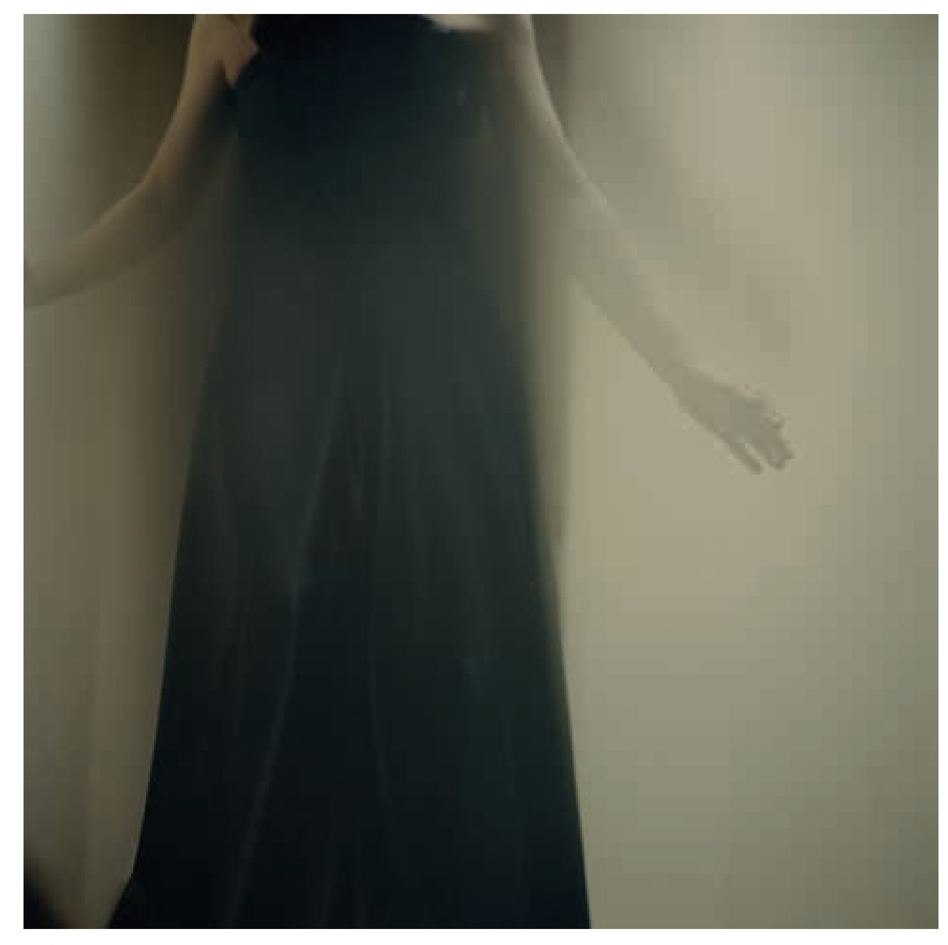
La Clé 2010 *Moscou*



L'Incante 2010 *Moscou*



La Cantine 2010 *Moscou*


Dark Satine 2010 *Moscou*


Deux Mains 2010 *Moscou*


L'île 2010 *Moscou*


Solitude du Photon 2010 *Moscou*

SOUFFLE LÉGER,
VAPEUR ÉPHÉMÈRE

ZOÉ BALTHUS *PARIS* 2013

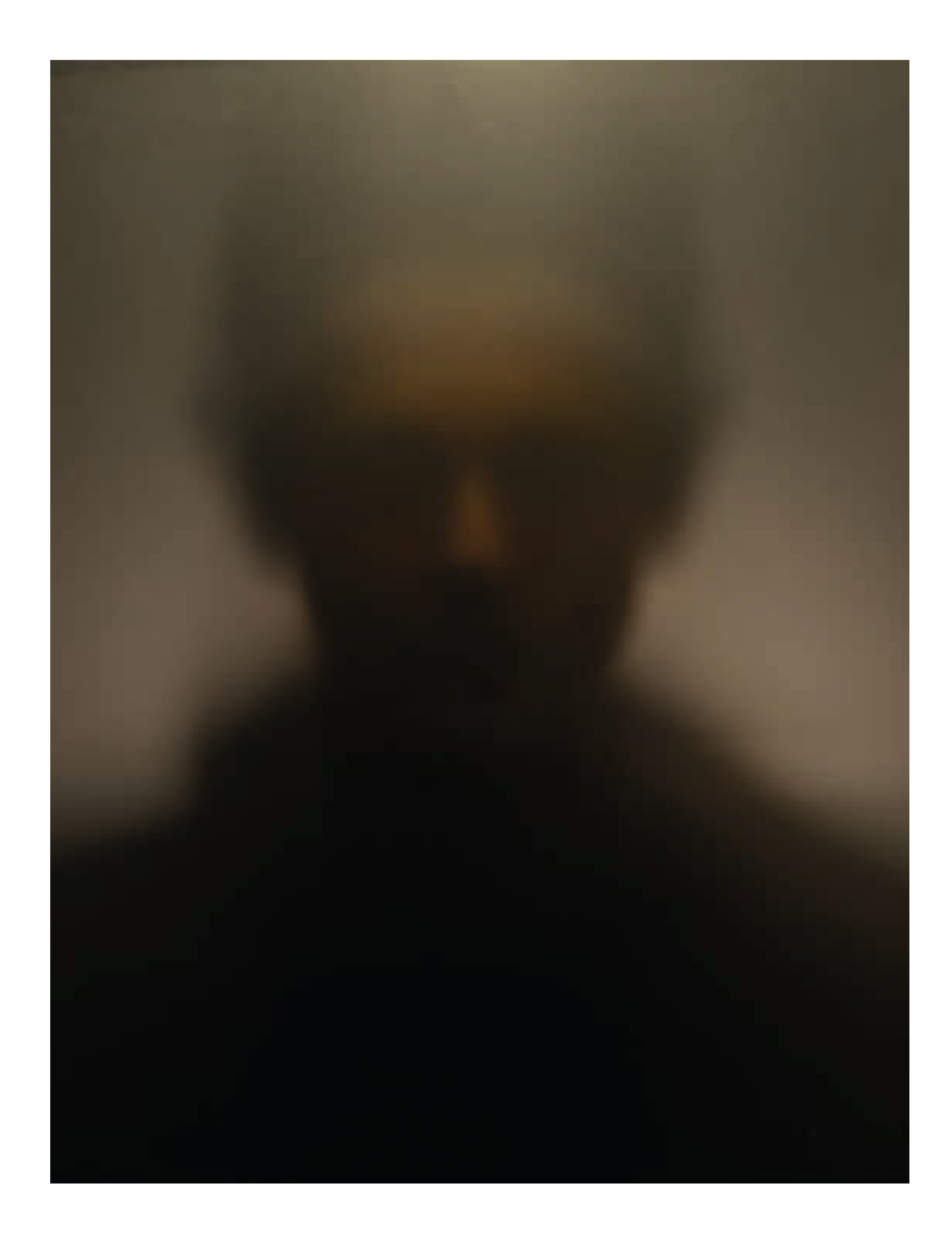
Bruno Aveillan signe avec *Acetate Spirit*, une composition photographique de douze variations sur une vanité stupéfiante.

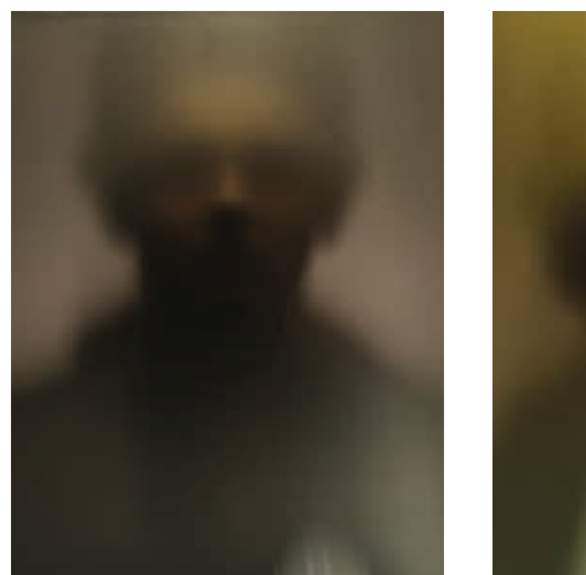
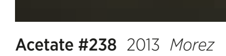
Visage sans visage ou visage de tout le monde, la figure oscille dans l'espace spectaculaire, tantôt d'un au-delà de lumière idéalisé, tantôt d'un vide d'obscurité dilatée.

Œuvres de pure contemplation de la fuite du temps et des métamorphoses, ces douze icônes contemporaines invitent naturellement à la méditation sur la destinée de l'être, irrémédiablement tiré vers l'abstraction complète.

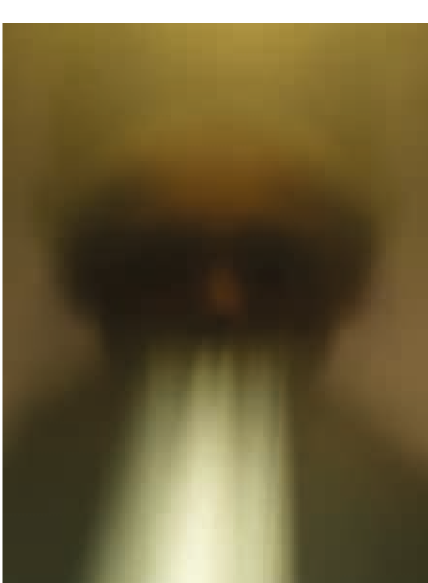
L'effacement, caractéristique du langage photographique de Bruno Aveillan, dont toute l'œuvre questionne inlassablement la mémoire et la temporalité, demeure plus que jamais significatif dans ces variations où présence et absence se confondent résolument et de manière picturale.

Acetate Spirit renouvelle avec une force extraordinaire et fascinante le thème du « memento mori ! »

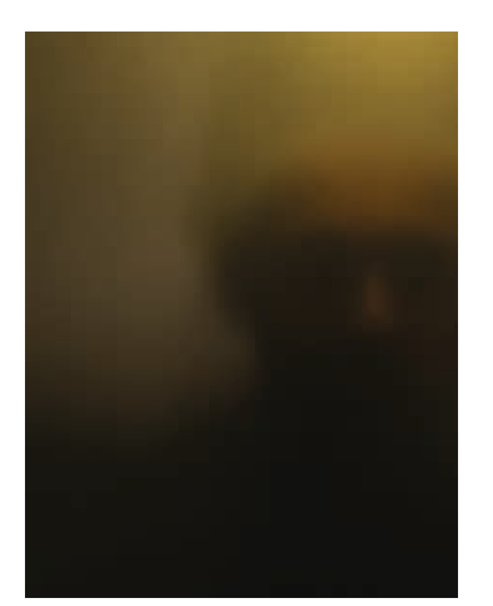


Acetate #238 2013 *Morez*



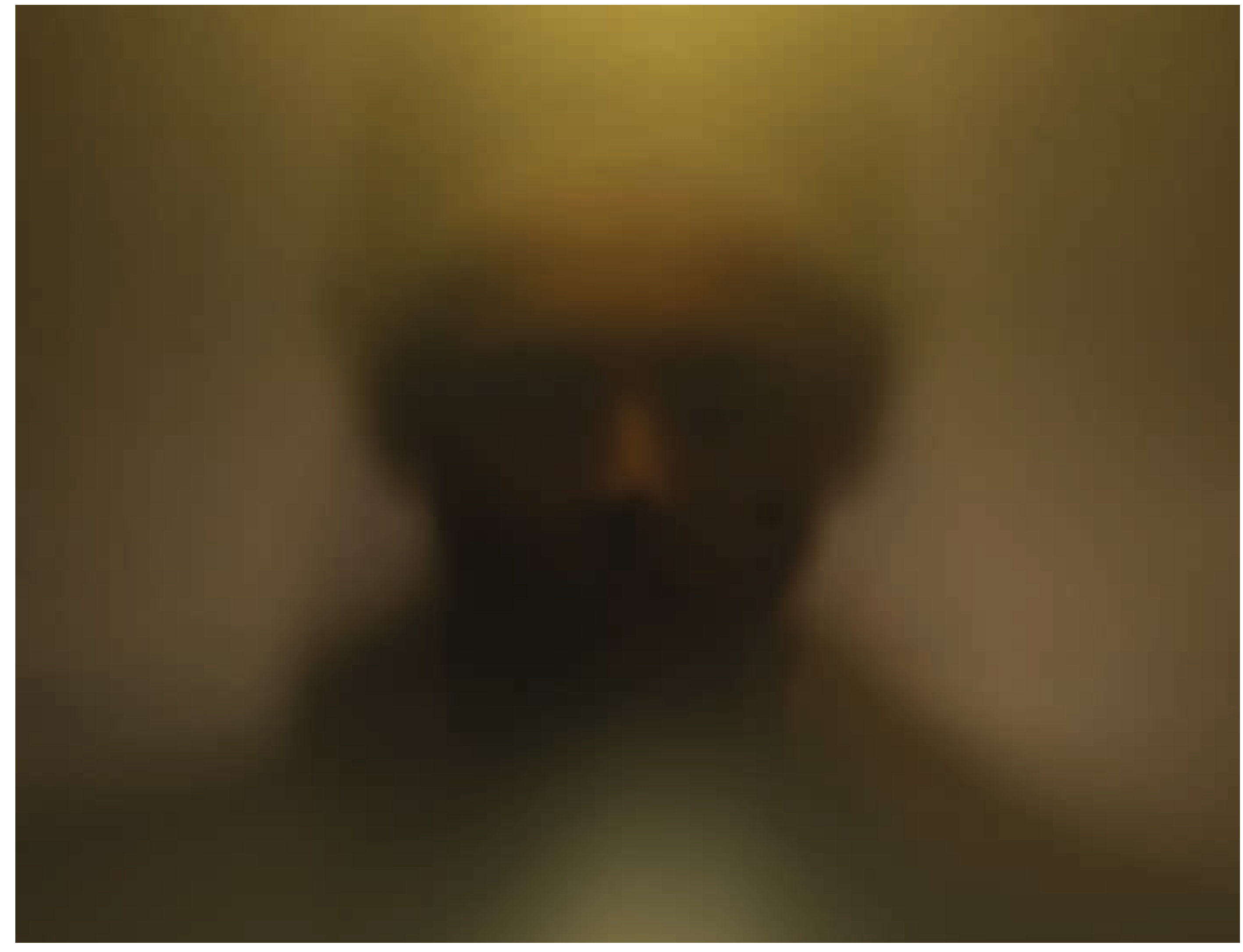
Acetate #206 2013 *Morez*



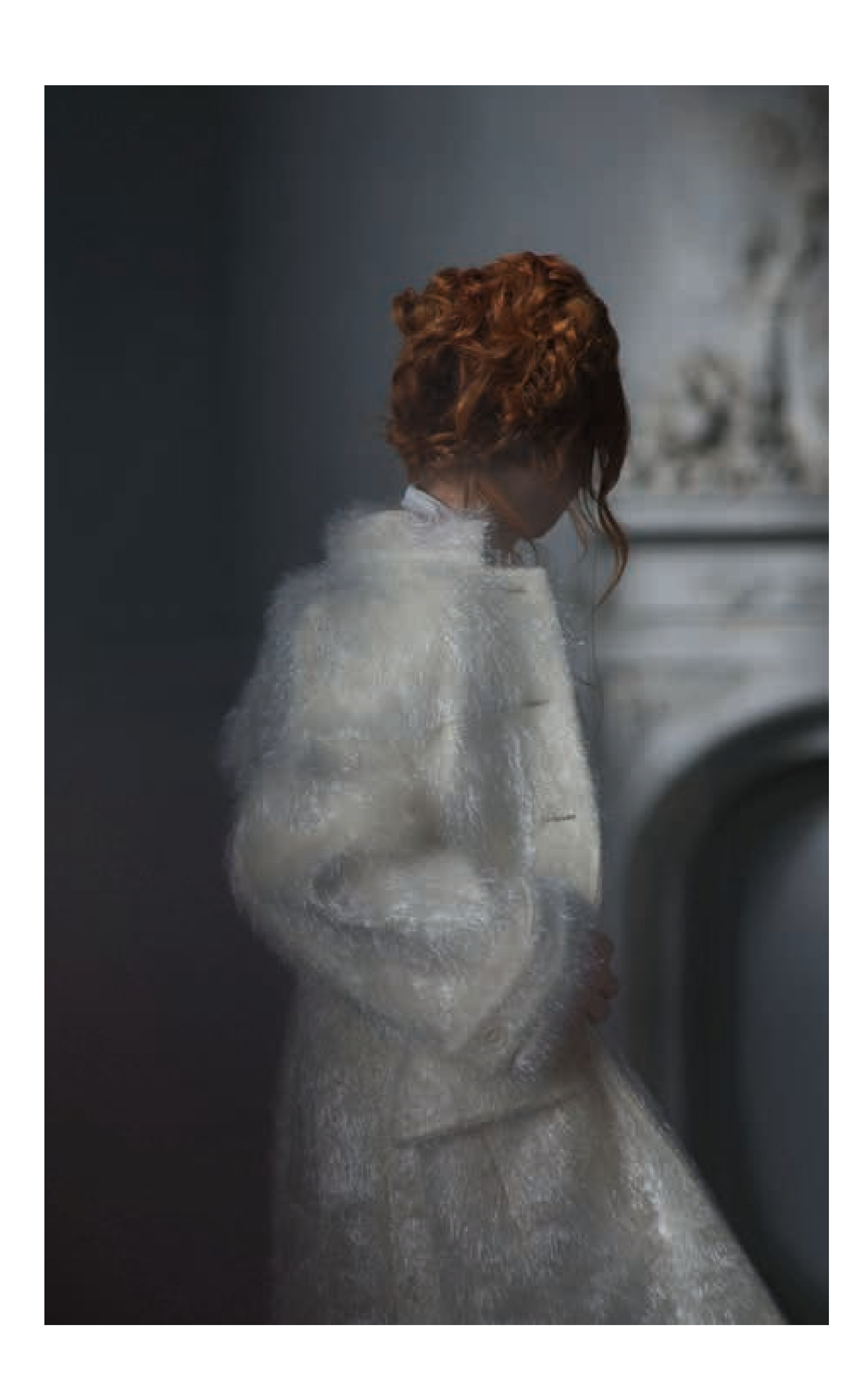

Acetate #260 2013 *Morez*



Acetate #194 2013 *Morez*



Acetate #202 2013 *Morez*



ISOLATION CEREMONY

ZOÉ BALTHUS *PARIS* 2015

Grâce à *Isolation Ceremony,* Bruno Aveillan révèle quelques fragments de l'éternelle et néanmoins mystérieuse histoire humaine où l'amour le dispute à la mort, l'Enfer au Paradis.

L'artiste n'a pas son pareil pour composer des atmosphères minimalistes qui content l'essentiel sur toutes les gammes de lumière et de pigments. Il joue sur des paradoxes narratifs impressionnistes, mêlés au cœur d'étranges cérémonies et de troublants rituels, pourvus d'époustouflantes vanités contemporaines.

Dans *Isolation Ceremony* se trame un drame équivalent à celui qui frappe la jeune *Maroussia,* de Marina Tsvétaeva, qui se damne pour l'amour de son vampire et à celui d'Eurydice qui fait le choix de rester au royaume d'Hadès plutôt que de suivre Orphée venu la sauver.

Un voile de mariée figé dans les airs tel un fantôme, image fatale d'une promise qui n'est plus, un animal écorché, écartelé au-dessus d'une baignoire, dans la lignée des Rembrandt, Soutine, Chagall, Bacon, Saville et leurs chefs-d'œuvre évoquant la crucifixion et le sacrifice.

Ici, le douloureux destin de femmes s'y devine, femmes aux prises avec l'amour absolu qui les isole et les condamne pour mieux les sanctifier. Cérémonie suprême mise en scène avec maestria par Bruno Aveillan.

Eurydice, au chignon rouge, qui a refusé le retour à la vie sur terre avec Orphée, retire son manteau immaculé de fiancée pour mieux s'installer à jamais en Enfer où il fait déjà bien chaud. *Maroussia* erre dans les ténèbres hantées par des apparitions spectrales, tremble de percevoir la présence de son *Gars,* buveur de sang.

Chacune traîne sa détresse à sa façon. L'une et l'autre s'aventurent au cœur de funestes décors, entre les décombres et les ruines, parmi d'effrayantes chimères, plongées au fond de leur propre désolation, cruelle et magnifique, dont aucun temps ni aucun être ne saurait jamais plus les libérer.

Observer chaque scène avec la plus fine attention, tous les sens en éveil pénétrer l'atmosphère, et soudain voir le diable bel et bien caché dans les détails… si ce n'est Dieu.

EURYDICE À ORPHÉE

MARINA TSVETAEVA IN *MON DERNIER LIVRE 1940*
TRAD. VÉRONIQUE LOSSKY (ED. CERF)

Pour celles qui rejettent les lambeaux
Du voile des noces (ni joues ni lèvres !…)
Oh ! Il n'a pas le droit, Orphée,
De descendre dans l'enfer…

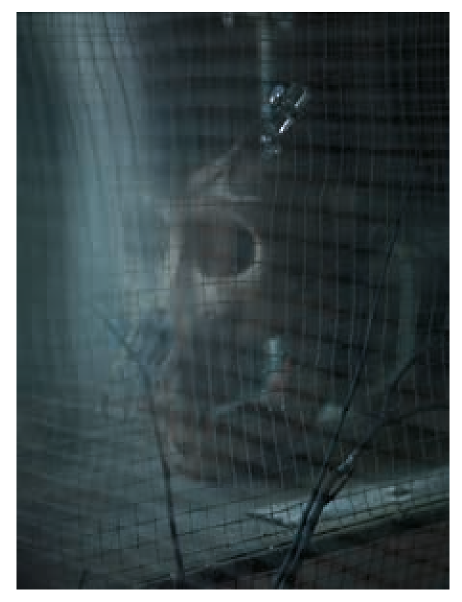
Pour celles qui renoncent aux derniers maillons
Terrestres… et déposent sur les couches d'amour,
Leurs regards de mensonge : la vision,
La rencontre est poignard au-dedans.

Elle est payée — le prix des roses de sang, —
Cette grande paix d'éternité.
Mais moi, après l'amour jusqu'aux sommets
Les plus hauts du Léthé j'ai besoin de cette paix

D'oubli… Car dans la demeure des illusions,
L'illusoire c'est toi *— être vivant, tandis que moi,*
Morte, je suis la vraie… Que puis-je te dire, sinon
« Oublie tout et va-t'en ! »

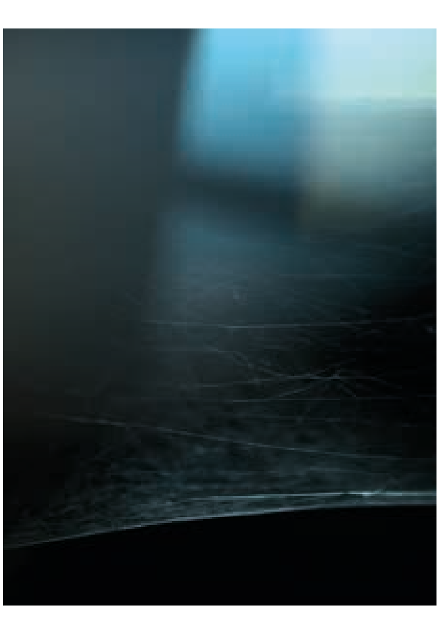
Tu ne me troubleras pas, Je ne me laisserai pas faire !
Il n'y a plus ni lèvres, ni bras pour enlacer
Ton corps ! — le serpent met fin à la passion de la femme
Par sa morsure d'éternité.

Payé, j'ai payé ! Rappelle-toi mes clameurs
Pour ce dernier espace de paix,
Il ne faut pas qu'Orphée descende vers Eurydice
Et que les frères viennent troubler leurs sœurs.





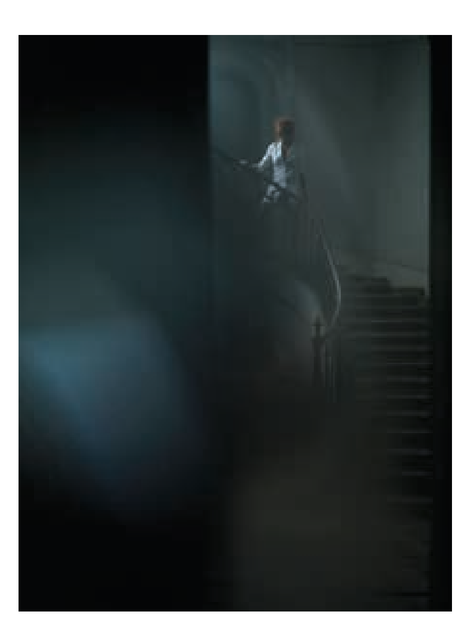
Vanitas #6 2011 *Château De Millemont*



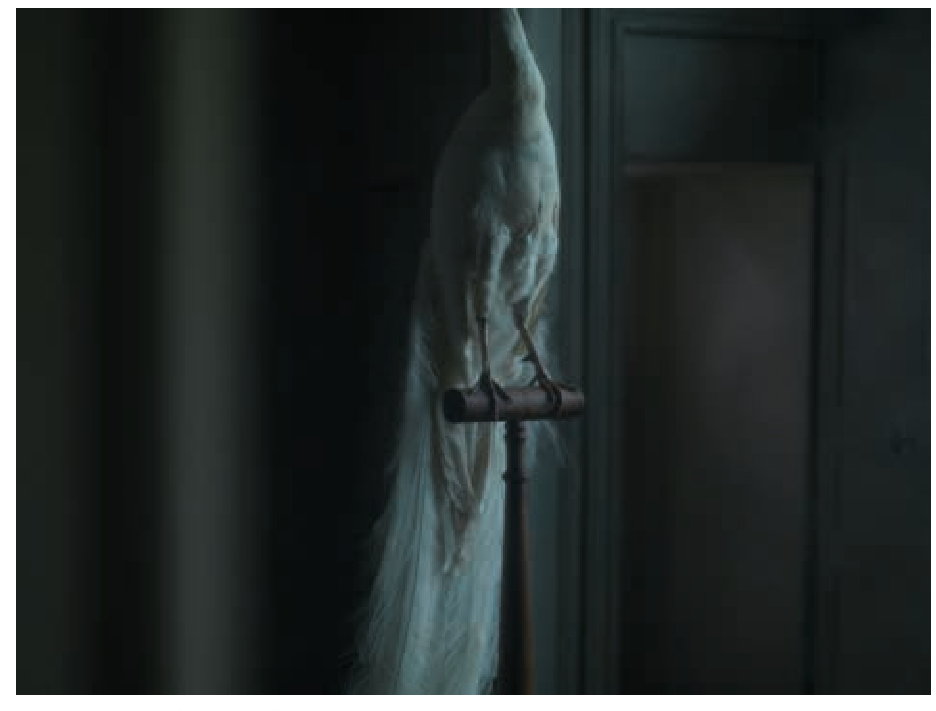
Vanitas #5 2011 *Château De Millemont*



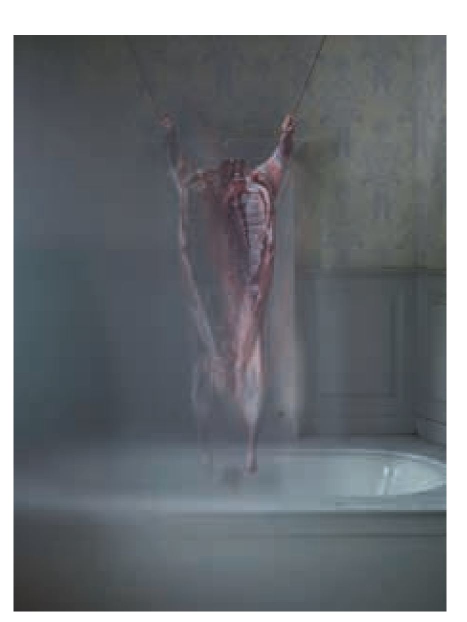
Vanitas #4 2011 *Château De Millemont*



Vanitas #3 2011 *Château De Millemont*



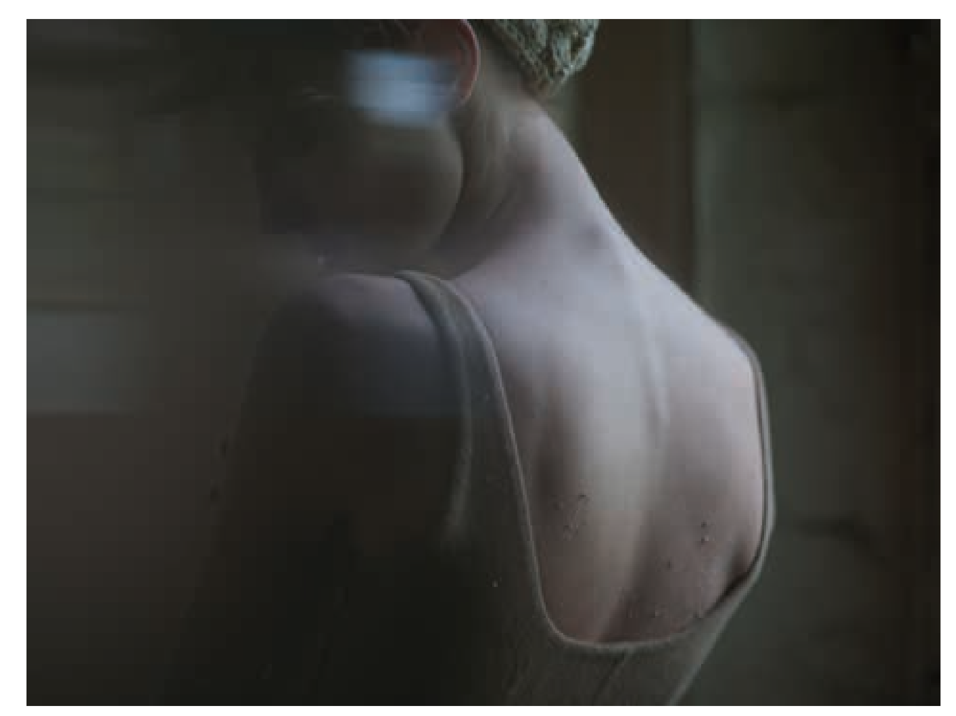
Ceremony #2 2011 *Château De Millemont*



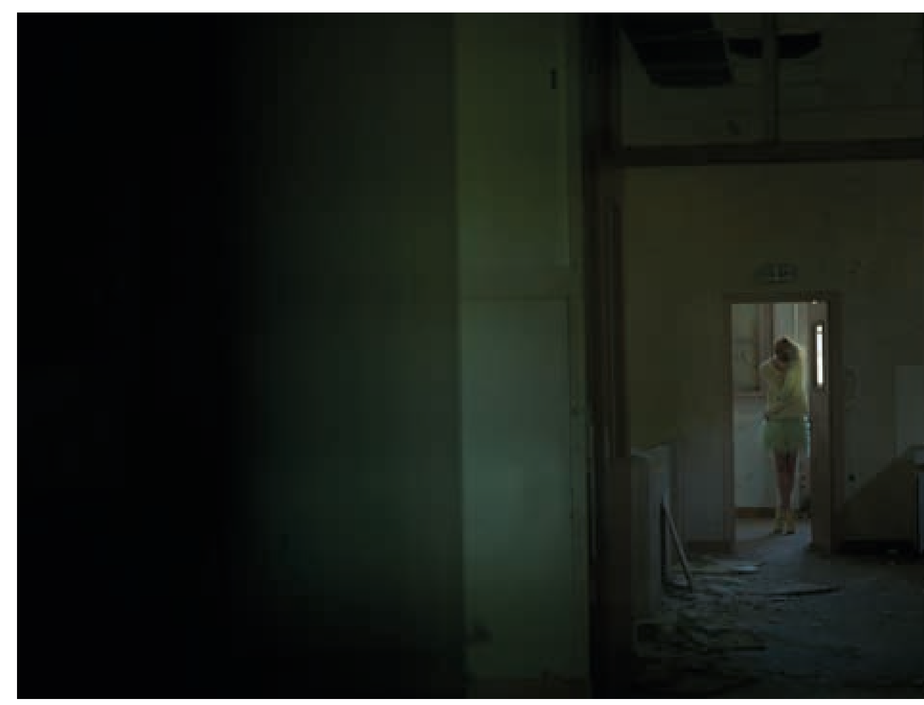
Ceremony #3 2011 *Château De Millemont*



Ceremony #1 2011 *Château De Millemont*



Ashes #1 2010 *Paris*



Asylum #2 2010 *Paris*



Downtown Blues #1 2012 *Los Angeles*



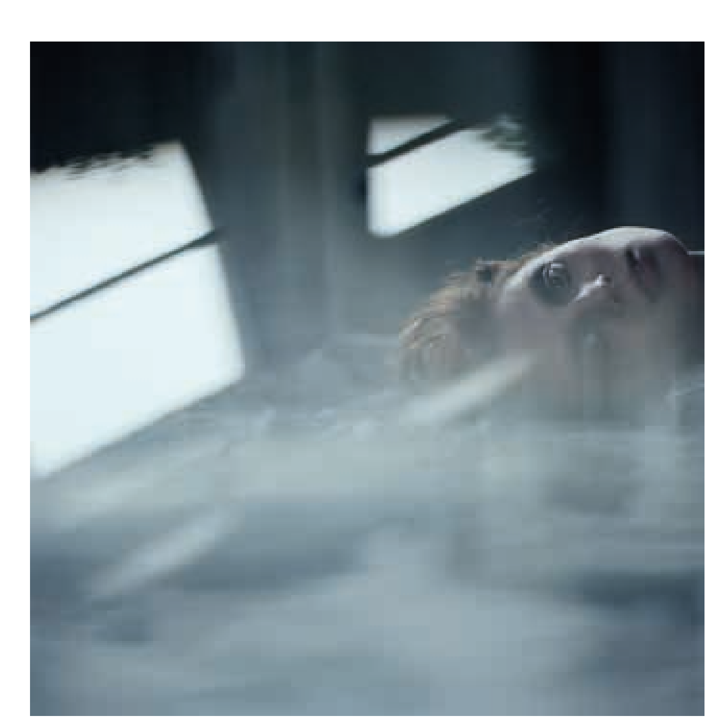
Ashes #2 2010 *Paris*


Last Downtown 2012 *Los Angeles*


Downtown Blues #2 2012 *Los Angeles*


Mallarmé 2012 *Los Angeles*

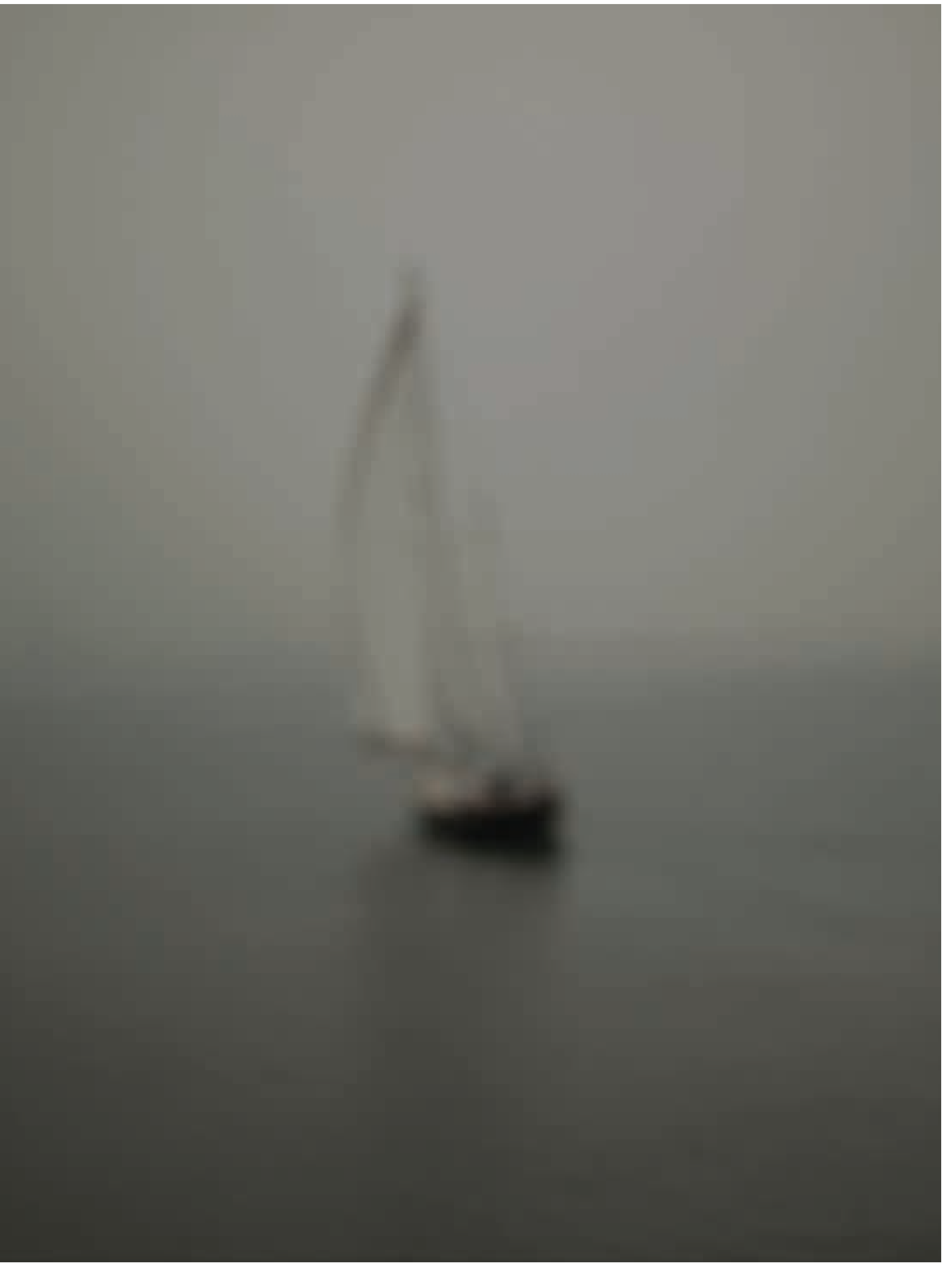

Olganigramme 2010 *Paris*


Leg 2010 *Paris*

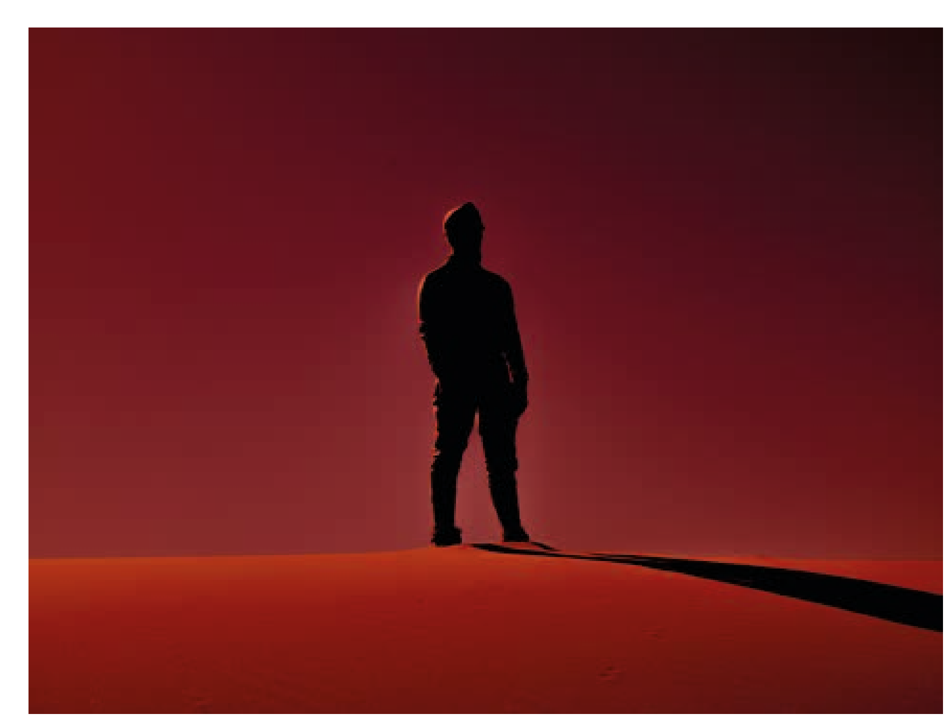

Heads 2010 *Paris*



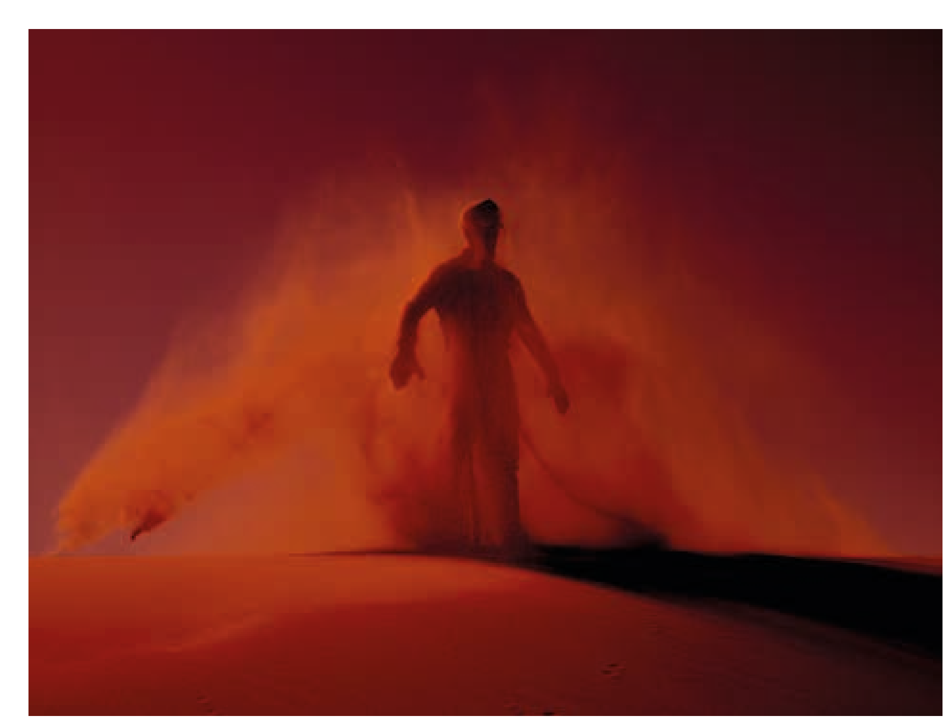
The Pier 2010 *Oyster Bay*



The Boat 2010 *Oyster Bay*



SMR-052 2012 *Merzouga*



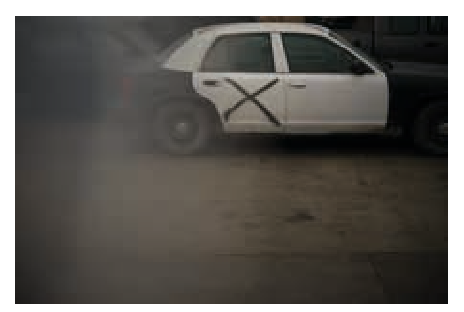
SMR-026 2012 *Merzouga*



SMG-017 2012 *Merzouga*



SMG-046 2012 *Merzouga*



Untitled-339 2012 *Sun Valley*



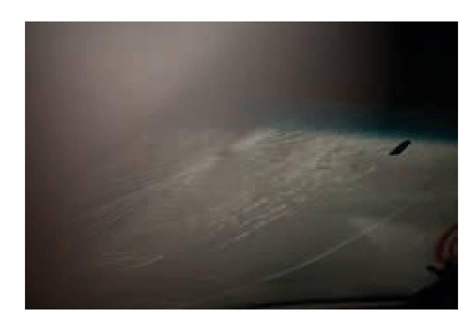
Untitled-529 2012 *Sun Valley*



Untitled-771 2012 *Sun Valley*



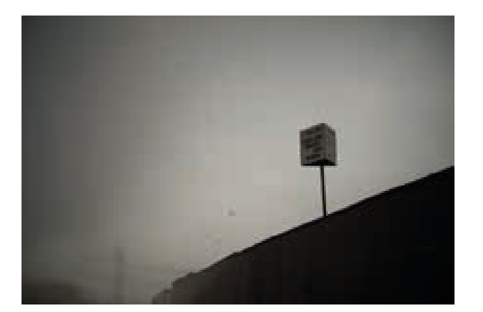
Untitled-494 2012 *Sun Valley*



Untitled-369 2012 *Sun Valley*



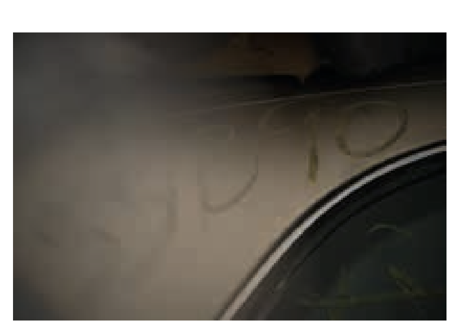
Untitled-634 2012 *Sun Valley*



Untitled-646 2012 *Sun Valley*



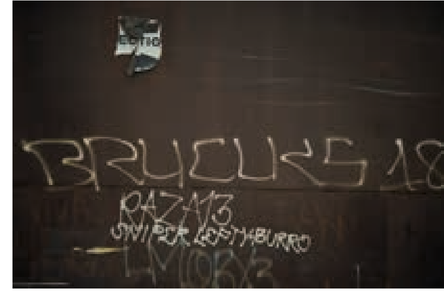
Untitled-462 2012 *Sun Valley*



Untitled-520 2012 *Sun Valley*



Untitled-622 2012 *Sun Valley*



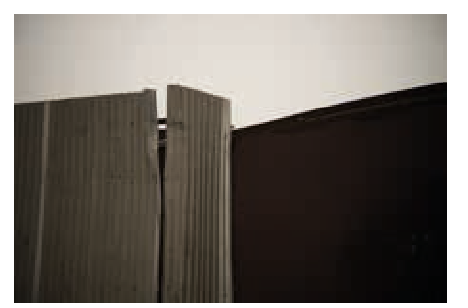
Untitled-389 2012 *Sun Valley*



Untitled-355 2012 *Sun Valley*



Untitled-712 2012 *Sun Valley*



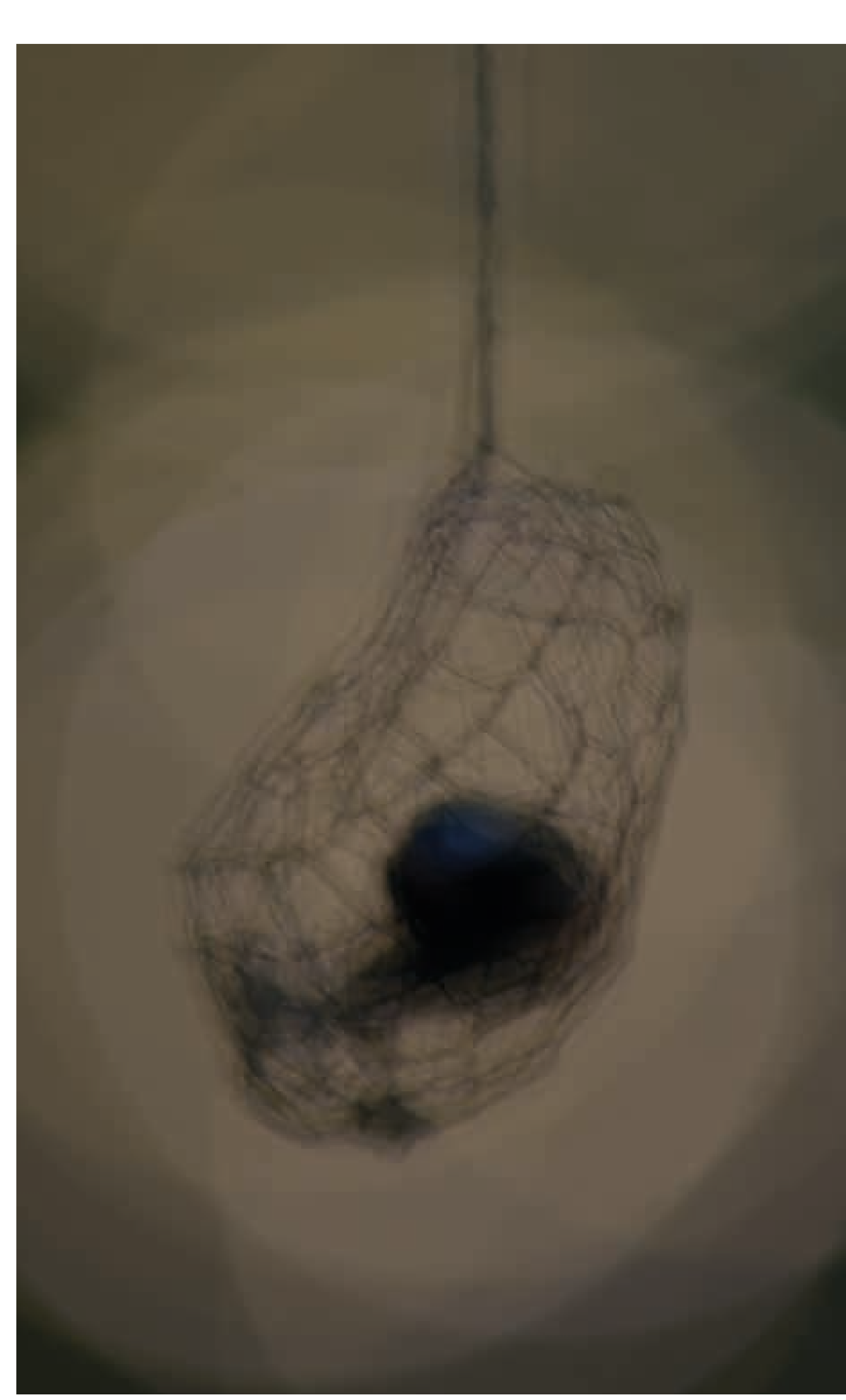
Untitled-376 2012 *Sun Valley*



Untitled-429 2012 *Sun Valley*



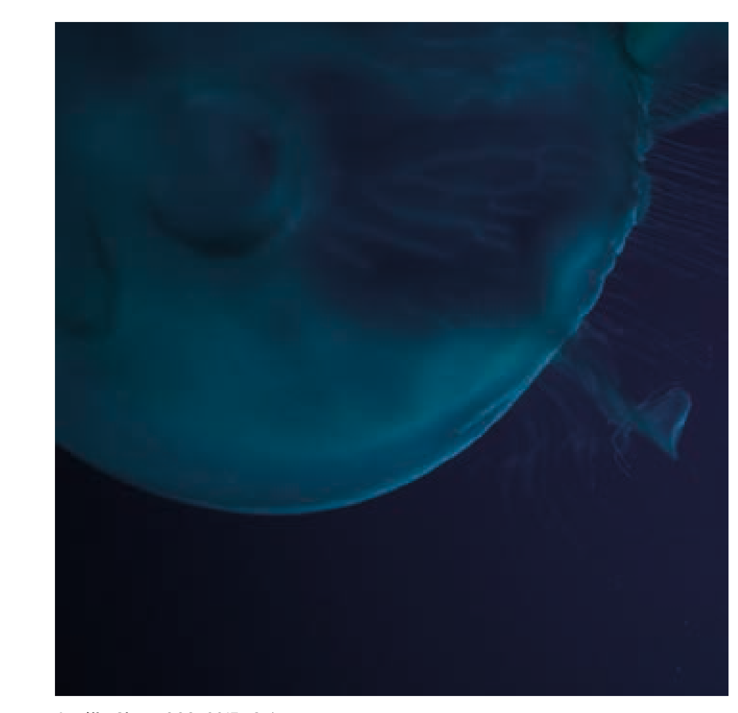
Untitled-512 2012 *Sun Valley*



La Larve en Fil d'Or 2013 *Cuyabeno*

L A R V E

« Comme on voit les petites araignées ou de certaines larves d'insectes comme des pierres précieuses bien cachées dans leur bourse d'ouate et de satin. C'est ainsi que l'on m'a montré toute une nichée de soleils encore embarrassés aux froids plis de la nébuleuse. » – PAUL CLAUDEL

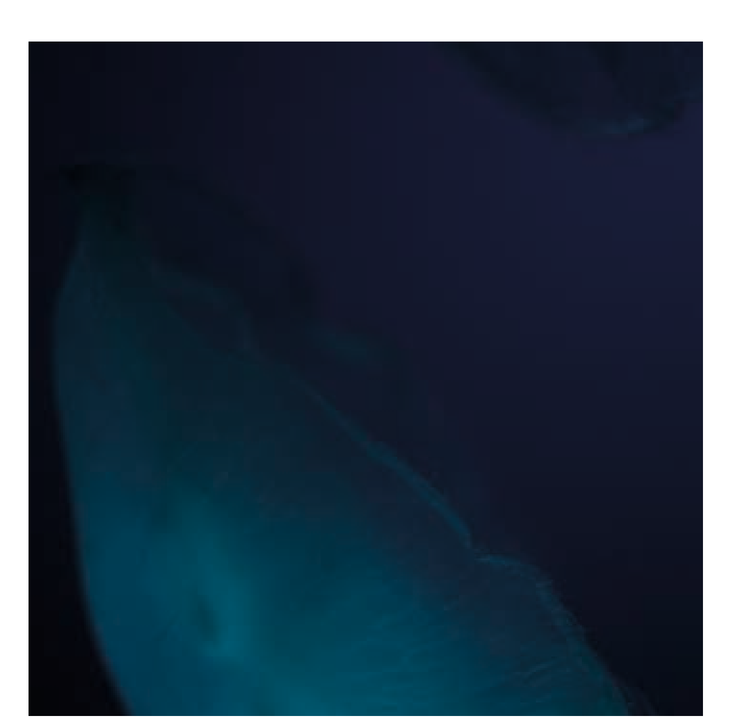




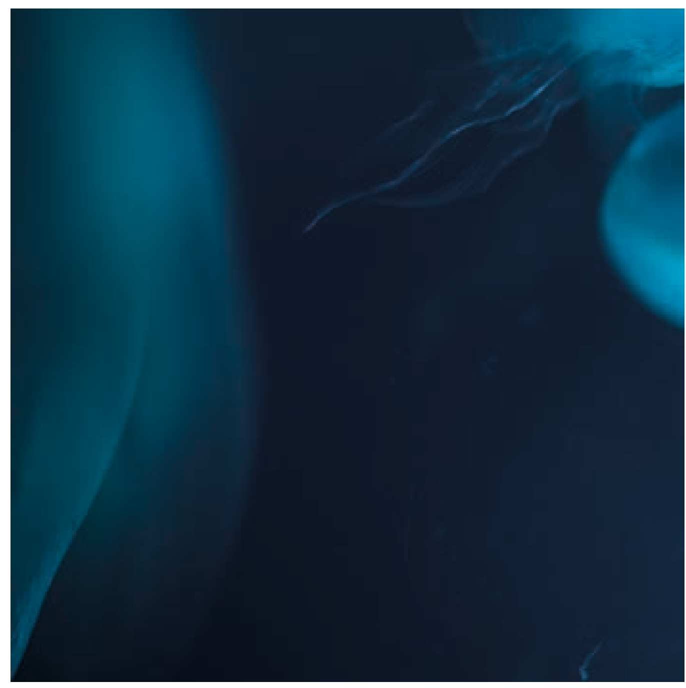
Aurélia Ghost-009 2013 *Galapagos*



Aurélia Ghost-021 2013 *Galapagos*



Aurélia Ghost-003 2013 *Galapagos*



Aurélia Ghost-309 2013 *Galapagos*




Kafka-620 2009 *Sydney*



Kafka-630 2009 *Sydney*



Kafka-609 2009 *Sydney*



Kafka-632 2009 *Sydney*



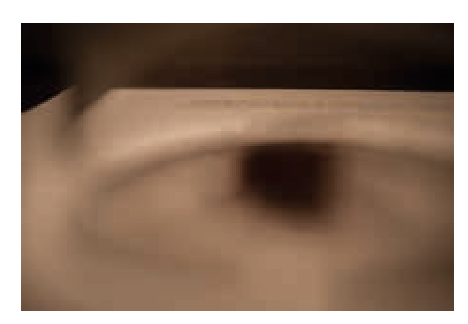
Kafka-659 2009 *Sydney*



Kafka-649 2009 *Sydney*



Kafka-664 2009 *Sydney*

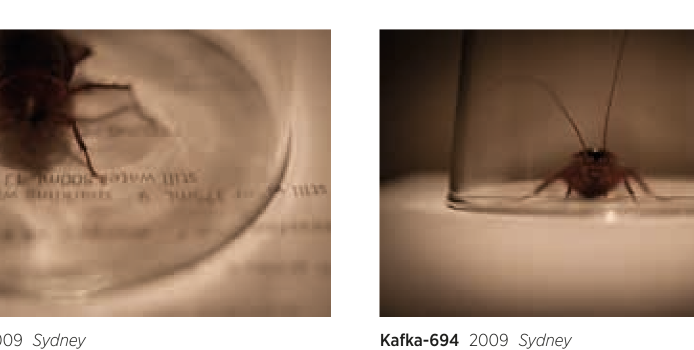


Kafka-667 2009 *Sydney*



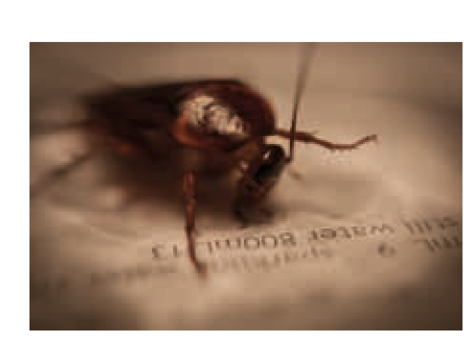
Kafka-677 2009 *Sydney*

Kafka-690 2009 *Sydney*



Kafka-691 2009 *Sydney*

Kafka-694 2009 *Sydney*



Kafka-660 2009 *Sydney*



Kafka-703 2009 *Sydney*



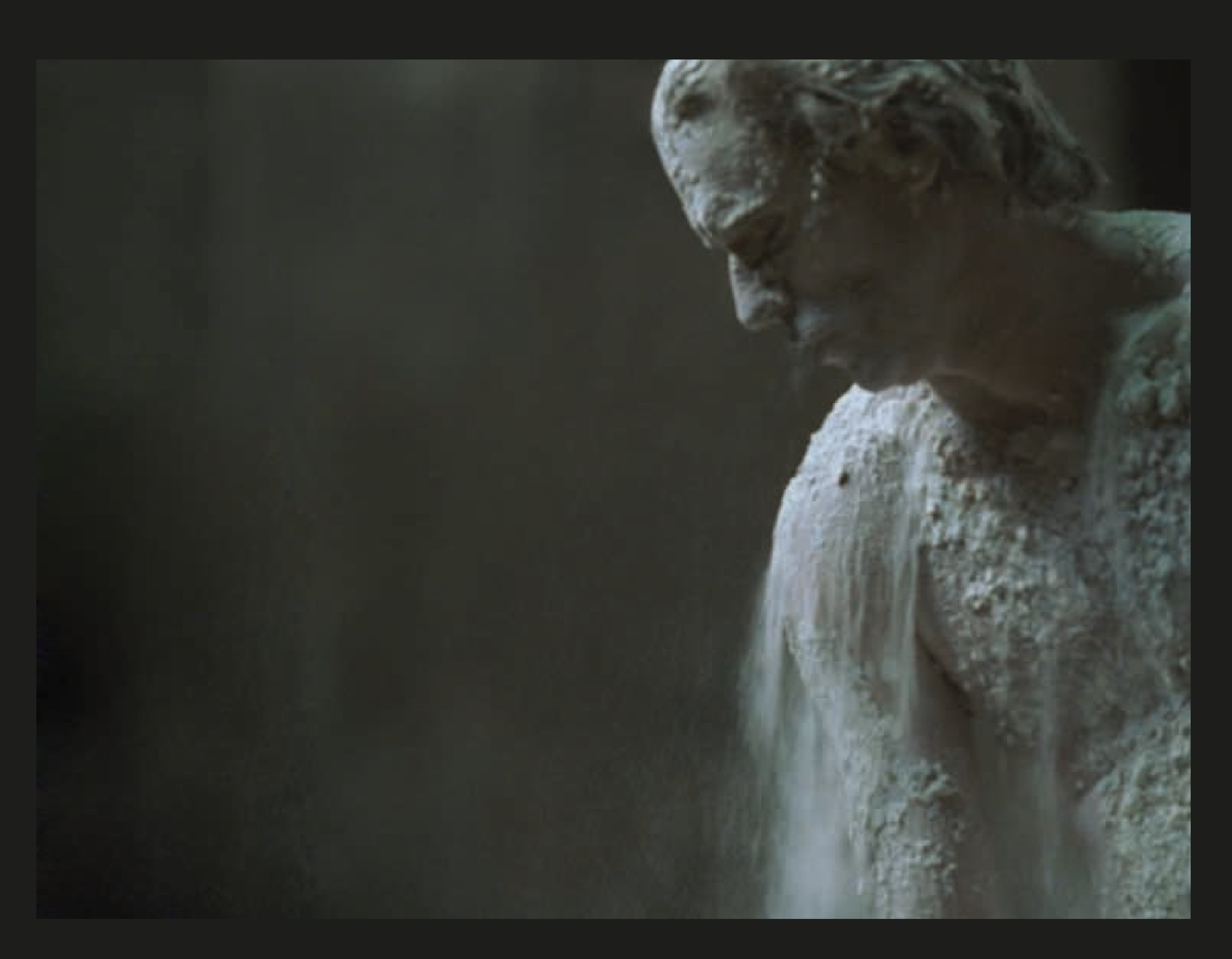
Kafka-719 2009 *Sydney*



Kafka-736 2009 *Sydney*



FILMS



À PHILIPPE COMBES

LES MÉTAMORPHOSES DE L'ÊTRE ET DU DÉSIR

ZOÉ BALTHUS *PARIS* 2010

Ex 1
Au gré de songes provocants dont il se repaît, les créatures pâles et floues surgissent en tendres étreintes d'entre les ombres brunes de sa désolation. Leurs pas glissent dans la familière poussière d'ocre sanguine, leurs féminins effleurements s'échappent du fond de lui. L'instant d'après lui joue son tour.

Entre les piliers égratignés de son temple maudit, où sa rageuse folie a fini de s'assoupir sous la morsure du néant, la chair d'homme s'ébroue, l'âme bestiale frémit et ensemble, elles s'éveillent dans la nue de désirs invaincus.

Primitive nudité érigée, tournant aux airs mornes, il étire sa souveraine nonchalance, s'apprête à s'extirper du corps étranger où, par double nature, il est cloîtré. Sa splendeur gît voilée au cœur de ses lieux accablés. Là, vibre le sombre espace plein du frisson de l'Etre qui observe en plongée la mutation du drame.

Reflets livides aux poses langoureuses de l'énigme et du secret, pauvresses aux larmes sèches, aux flancs maigres, que l'indicible condition de la peine plie au sol. Leurs têtes dévorées de fantomatiques songeries miment des baisers glacés d'impossible et des accouplements pour jouissance irréelle. Leurs tendresses minimales s'échangent seulement au pourtour de la fosse de l'âme, assoiffée d'altérité, qui s'emplit et se vide aussitôt.

Bientôt, l'illusion de l'extase enhardit la créature.

Un feu embrase ses reins de demi-dieu, se répand le long de sa puissante musculature. Tout l'épiderme cabré, membres, joues, flancs en avidité de l'Autre, se frottent à la colonne inerte et rêche, y puisent les seules caresses qu'il connaisse. Le désert collé à la peau, son existence s'effrite dans le vide.

Mais l'heure métamorphose son délire, tout au long de l'abîme qu'il côtoie, de déchaînement total en ambiguïté suprême. Monument de volupté terrible, il investit la zone d'espace-temps où prend corps l'immatérielle nécessité.

Dans la clarté brisée, l'Autre s'inscrit en lui, écorche son échine, griffe sa nuque et se transmue en figures entières, de plein relief, comme les anges dans le séjour du damné promettent l'avènement d'une paix implorée et l'éclat du grand ciel prohibé. Elles se tiennent blotties, s'accolent à lui, dans la grâce de gestes suaves et d'imperceptibles soupirs par lesquels s'échauffent les éthers éternels. L'homme-taureau se fond à leur pâleur d'albâtre.

L'apparition irremplaçable, en construction sensible derrière les grilles, se délivre en une vision charnelle simultanée, réplique de l'appel intime de ses puissances intérieures, accroupies. La virtuelle étreinte peut devenir palpable.

Aux prises avec la parole qui se refuse à l'ouïe, il invente les balbutiements d'un langage qu'il pressent à l'orée du monde hors du sien. Le vocabulaire en gestation le blesse confusément dans son inaptitude à naître. Le nez, les yeux, la bouche, de connivence avec le destin, ne se tendent vers lui qu'en muettes promesses.

Les formes de son tourment versent l'une en l'autre la sensualité de leur substance, mêlent leur essence fragile sur des traits aux airs d'abandon et de pitié, muent en un seul visage à épouser bientôt. Bras, épaules, ventres, cuisses et jambes se soudent en un seul corps qui enfin se défait d'une tentation mélancolique et douce, portée en profondes vibrations de cordes, à déchirer et les veines et le cœur.

Un seul visage pâle, un seul corps blanc, celui de l'Autre qu'il appelle depuis sa pathétique rudesse et convoque d'une infinie tendresse, celui qui n'est pas lui dont il a tant besoin, celui qui pèse de tout son poids sur sa vitalité d'Eros; cet Autre à la fois double et aucun, le hante, le harcèle, l'agresse, le terrasse et en tout, lui échappe quand déjà son image pervertie disparaît à pas lents et le soumet à l'inexorable perdition. De ce règne de l'effroi, au travers sa ruine, ne sourdent que violence et cruauté de l'énigme.

En peine d'évidence, la révolte et la rage tordent et déchaînent son corps sauvage et indompté, l'esprit plein de confusion sous les ténébreux nuages de ses cieux infernaux. Tout en lui épouse les formes du supplice qui l'ébranle, de la crinière tragique au poitrail furieux, et dans un hurlement féroce nourri à la noirceur des entrailles, il se lance dans la bataille, tout brûlant en lui-même.

D'un bond rageur à la hauteur phénoménale, il propulse son épouvantable colère aux airs, eux seuls qu'il puisse frapper pour atteindre les dieux vengeurs qui ont scellé son monstrueux destin. L'espace d'une seconde, son âme condamnée semble enfin porter son corps, avant sa chute inexorable contre la terre de cuivre, rougie d'amertume, où l'attend déjà l'Autre, tenace, et qui, au beau milieu de l'arène, de sa guerre le menace.

Malgré l'entêtement du désir, tout son corps, épuisé, s'effondre vaincu contre le sable misérable où seule l'indifférence accueille son souffle d'agonie. Les membres distendus, jetés comme de vains instruments, la croupe suspendue dans l'ironie tragique, le beau monstre en détresse enfouit son mufle haletant au cœur de la poussière.

L'Autre, insaisissable présence femelle, se joue de lui, ne le lâche plus, l'empoigne et le traîne de toutes ses forces, emporte sa pauvre chair telle une pâture suprême au plus près de sa détestable condition, seulement vouée aux circonvolutions d'ocre et de salpêtre, sous l'inviolable sceau de sa malédiction.

Enfin la vague fangeuse s'enfuit et reflue ; le flot obscur efface l'inaccessible trace. Il faudra vivre encore.

Ex 2
De la tête aux pieds, souillée de croûtes terreuses, la créature somnambule erre à nouveau au bord de ses précipices pleins d'une secrète liqueur, au goût étrange et amer de désir éternel et coupable. Loin du regard des dieux.

Encore et toujours l'enfant d'iniquité heurte l'épais mystère de son exigeante chair. Son monde hors monde résonne du bondissement de son Etre contre les innombrables murs froids, couleur de cendre, qui peuplent sa sinistre citadelle fondée sur le courroux divin.

De ses gouffres sans fonds, entre les parois écorchées, surgissent à nouveau ses maigres fantasmes pétris de glaise. De pas chassés en déboulés, ses corps double peignent dans l'épaisseur de l'ocre les signes crayeux de la fuite infinie qu'il porte en lui. De leurs pieds, ils froissent, griffent et fauchent la terre poudreuse avant de faire d'un flanc un bouclier à l'Autre. Lui, de toute la vigueur de ses vertèbres, tente de repousser, leur parfait parallèle d'amour et de douleur par lequel il trompe l'absence et sa chape de silence.

Enfin, ils lui font un visage doux.

Son sein sent battre la vie en fusion et l'existence salutaire, qu'il sculpte avec fièvre, le transporte déjà sur une irrésistible mélopée. Dans la fugue qui débute, il se livre à l'évolution de ce qui, en lui, répond à l'exigence du désir. Il en épouse l'assaut impétueux et le pas dans la course éperdue, s'abandonne au rythme ardent de la partition inconnue. Un visage s'avance, fait don de sa bouche aux lèvres scellées sous la fragilité d'argile, d'un regard de sensibilité et de pudeur tendues. La vertu embrasse la sagesse, la douceur s'éprend du pardon, une délicatesse intime émane tel un rayon. Frénésie, repos, reprise, détente, renfort, obstacle lui sont toujours sans raison intimés. Parfois, il se rencontre lui-même en position conquise, extatique qui l'apaise. Alors il peut s'étendre aux côtés de ses camarades de rêve à la surface sereine de l'ocre sanguine.

Ex 3
Dans l'attente de rien et l'atmosphère cendrée, il respire l'imperceptible passage du temps gris, son Etre statuaire en suspens dans le balancement des chaînes rouillées et le frottement des pierres rugueuses, flanqué de ses pauvres hères poussiéreux qui lui collent à la peau et le singent sans relâche.

Perché sur un large piédestal au fond de ses puits de pénombre, où le cajolent ses avatars rampants, il passe de l'un à l'autre, sans saisir de portée. L'amour sans prise s'assèche.

Sous son écorce impassible, durcie par la rigueur des saisons, insensible à sa part d'ombre et de lumière qui ondule inlassablement dans la grisaille, il ignore le tumulte du temps, le jamais et le toujours. Il ne possède rien d'autre que le non-espoir solennel. Le vide absolu en plein cœur.

Un nouveau jour vient enfin… en fin peut-être. Il s'accompagne de pluies et de flots qui creusent juste un peu plus la terre et l'habitude du rien. Il pourrait bien mourir là, cerné de colonnes froides et crevassées, englouti sous les eaux bouillonnantes, ignoré du monde qu'il ignore, seulement abandonné à son insondable pensée en rien.

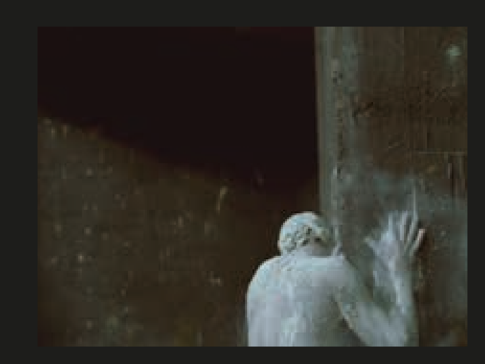
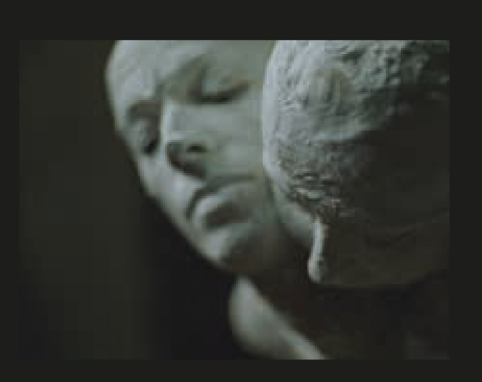
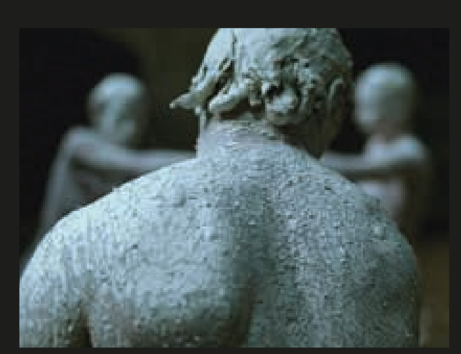
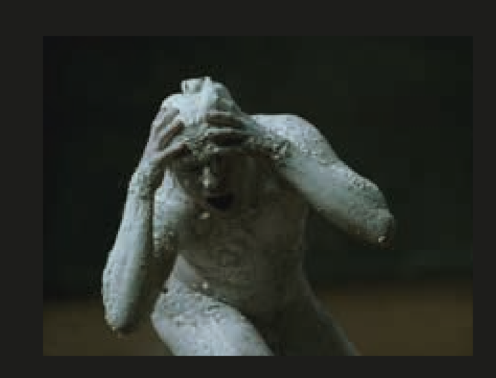
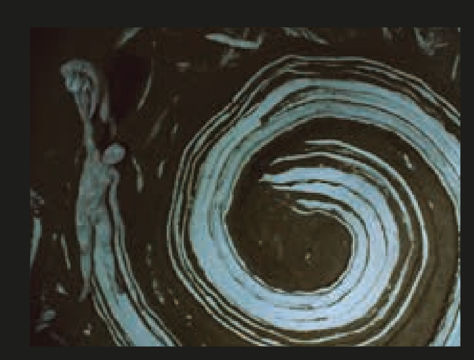
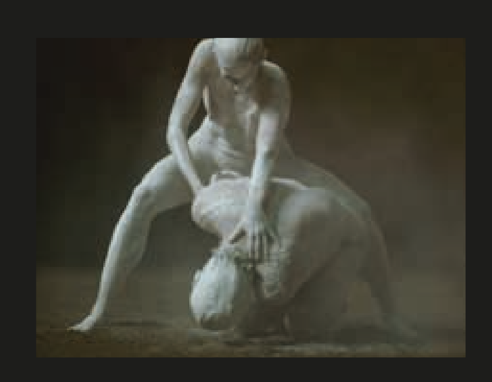
Mais il poursuit son errance à rassasier sa soif de volupté contre des murailles impénétrables et ruisselantes, à épancher sa misère dans les flaques et les boues -, rouges comme le sang du sacrifice dont ses lèvres s'abreuvent parfois. Il éclabousse d'une instinctive fougue ses beaux mirages d'argile avant que leurs corps éperdus ne s'ébattent et se rudoient dans les eaux d'ocre sanguine alors que son âme nue et grelottante s'observe sans le savoir.

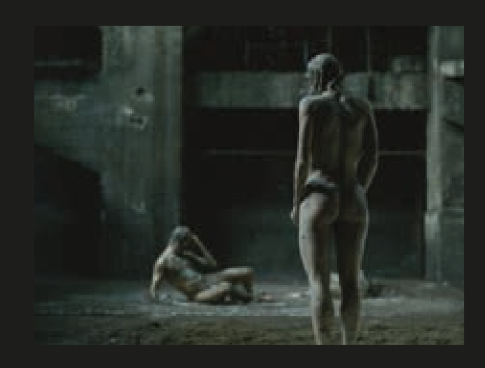
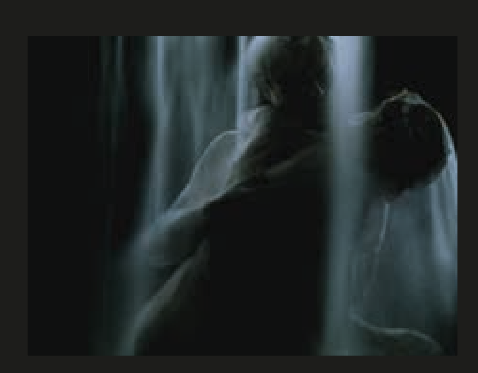
Privé des rayons du soleil qui brille seulement d'un point reclus au plus lointain de sa mémoire, il sait se réchauffer, se sécher contre l'Autre – tel un retour à la lumière et la douceur heureuses de ses premières heures - et se baigner dans la transparence pâle d'une averse de sable, dont il tire le dérisoire ciment de son univers friable. Il faut bien se défendre.

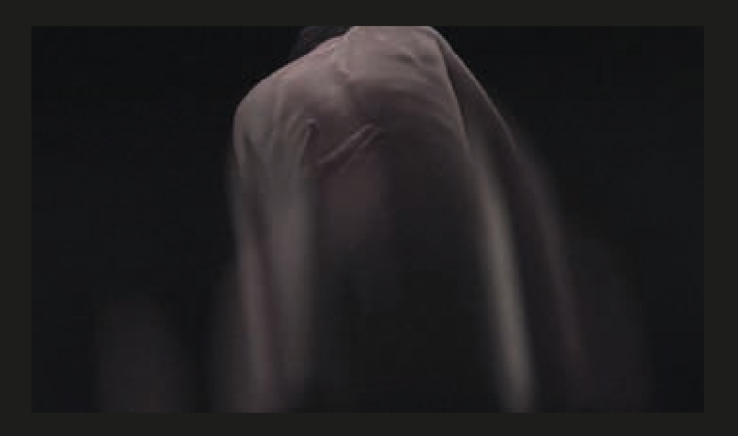
Ex 4
La neige tombe à verse par les airs incompris. Des milliards de fins flocons, comme autant de petites lucioles affolées, viennent éclairer son obscurité, et déposer leur gelée blanche sur les spectres de son ère glaciaire. Les souvenirs de chaleur prise aux caresses de l'Autre, sous les lumineuses pluies de sable, se vitrifient bientôt en idées immobiles à l'instar du mystère de cette boule de chair, vulnérable, toute serrée contre elle-même sur son malheureux lit d'ocre sanguine, au cœur glacé du labyrinthe.

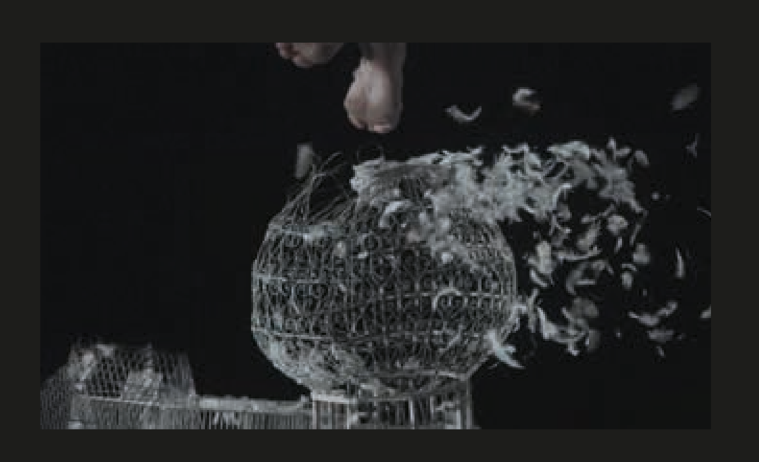
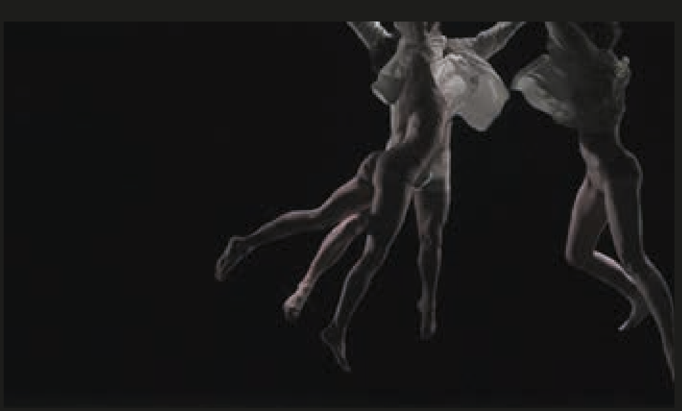
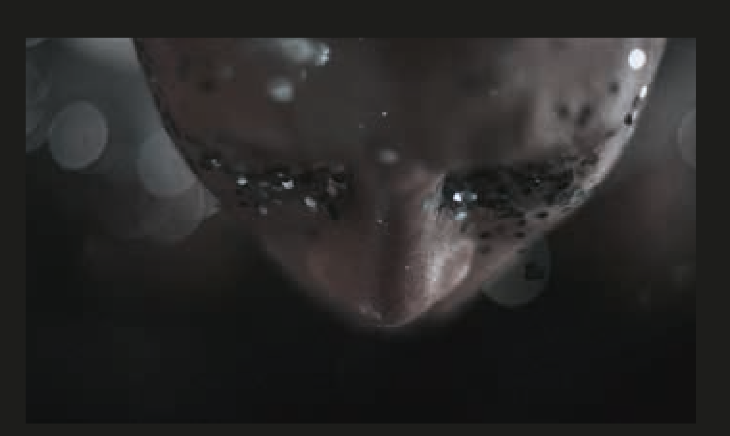
Depuis l'Eternité…

Rien de semblable à lui-même ne le précède, rien de comparable à son Etre ne lui succède. Il est Minotaur-Ex.




MORPHOLAB, PRODIGE DE CORPS CÉLESTES

A PHILIPPE COMBES

ZOÉ BALTHUS *PARIS* 2010

Morpholab est expression, observation, contemplation à la fois d'une résistance, d'une souffrance, d'une progression, d'une retenue, d'une violence, d'une douceur, d'un masculin, d'un féminin ; acte visuel vivant et prodigieux, il vibre de corps célestes en révolution d'où jaillissent les pulsations de l'univers lui-même et résonne d'éblouissantes tensions de chair et d'êtres, tel un big-bang d'auras qui sourd au mystère sensible de la beauté irrésolue.

Au cœur des murs de ténèbres s'ouvrent des brèches en saignées de lumière, se dévoile la source des rayons. L'invisible offre sa substance à fleur de peau, s'affirme en étreintes telluriques, surgit en effusions de flammes charnelles, se noue au coton blanc de la matière métamorphique. Ici une nuance particulière de l'être joue, danse et varie sous le faisceau d'argent, émet l'écho polyphonique de sa vérité abstraite. Là, son obscurité inhérente, le mal de l'être, ce qui en soi échappe à toute portée lumineuse, torture à la folie l'âme et le squelette. La pitié s'allie à la pénitence, la pesanteur à la grâce, par le geste décomposé dans l'amour et la douleur, la résignation et la révolte. En sublime arabesque, l'être aussi léger que l'aigrette, tout entier déployé, s'élève au ciel noir. Dans l'ébranlement de l'air, les mouvements s'embrassent et se repoussent, les déterminations, en abondance, s'aliènent et s'opposent en un chaos étrangement harmonieux, à l'unisson des réflexions de lumière qui n'ont de cesse d'irradier. La nécessité supérieure poursuit sa lutte perpétuelle, paradoxale contre la nécessité organique, lutte sans laquelle toutes deux s'enfoncent inexorablement dans les limbes du néant.

Ce n'est ni le jour, ni la nuit, mais entre-deux mondes. Là, s'émeuvent, s'élancent, se tendent et s'arquent les corps en gloire, Camarde aux trousses, mus par des forces invisibles, irrésistibles, qui les habitent et les exhortent à violente jouissance, à décisif combat. Vies sous emprise d'amour éperdu, fort comme la mort, versent en corps à corps leur désir brûlant, brûlant comme l'enfer.

En ressac impétueux, les traits accusent le désordre intérieur de l'homme. Perles fines ruissellent le long de la précieuse paroi de l'être, consumé par son feu en veines, gouttes de rosée nées de chair aimante sous l'œil subtil du poète, celui qui voit ce que personne d'autre ne voit.

Par ses yeux…

La peau pétrie de portions de lumière, les êtres déploient leurs bras ondoyants et libèrent aux airs nocturnes leur poussière d'étoiles à la faveur d'une danse cosmique, hymne à la création de l'univers et de sa destruction composé en offrande à Shiva.

Les corps flottent dans l'éther, où le temps et l'espace s'affrontent et se confondent, où s'entend la suprême pesée de l'impondérable, où le monde n'est plus qu'océan de perceptions métamorphosées, où les conditions et les formes se noient en réciprocité absolue.

Dans la fragilité de porcelaine, à la blancheur brisée sous le choc de la chute, figurent les auréoles angéliques en appétit de lumière, hors d'atteinte. D'une nuée de petites cuillères à sucre en plongée vers la flaque sombre, le métal argenté réfléchit dans ses plus infimes parcelles le défi de la masse toute entière qui se livre aux pieds de chair et de sang légers, prompts à exaucer le rêve d'Icare. Dans la fuite des ombres en tourmente, résonne le fracas des bois qui s'entrechoquent tels ceux des cerfs au combat.

L'image du monde s'offre au miroir luisant et noir en une extraordinaire union de mutations, délivre à nu leurs relations secrètes, éprouve la force de s'éclairer lui-même. La nature s'impose dans la révélation de son existence, en apothéose, s'épanouit dans le mystérieux flottement et l'oscillation délicate de l'au-delà et l'en-deçà, de l'en-haut et l'en bas.

La musique et la danse, comme une mer ensorcèle et emporte, élèvent l'existence vers les étoiles mélodieuses. Le poète, lui, sait tout de l'attraction des astres.

Contemplation de lames de fond déchaînées en mouvements de vérité de l'être; imprévisibles tsunamis d'émotions conçus dans l'attachement occulte aux gouttes de nuit lunaire, ils grondent dans l'air sombre et submergent les corps inondés d'éclats d'eau et de lumière, les pénètrent à flots, comme autant d'épreuves de l'âme, à jamais jouées par l'inconnaissable symphonie du monde. Le poing cogne, en vain, contre la nuit liquide. La détresse éclabousse.

Ailleurs peut-être, hors des mondes hostiles, de majestueuses élévations se révèlent. Temps absolu du retour aux sources calmes, où l'innocence originelle résonne de son chant cristallin.
Enveloppes charnelles spiritualisées par l'extase de la passion terrestre, aux doux visages tendus vers les cieux impénétrables, voués à l'embrasement céleste de feux blancs et l'espérance de la libération, elles brisent les pénibles cages qui enserrent leurs rêves délicats, invoquent la paix aux plumes de pureté éployées. L'âme enfin resplendit en aurore amoureuse, réfraction irisée de volupté. A la jonction de l'amour et de l'éternité, souffle le vent de grâce. Ses paillettes d'or, lumineuses de tendresse, s'échappent du siège du regard, et tissent, dans le prisme, le voile intime d'étincelles promis à épouser la chaleur de la chair et préserver la nudité fragile de l'être telle une nacre la perle.

LE SURNATUREL À L'ŒUVRE

ZOÉ BALTHUS *PARIS* 2015

« Plonge en moi, pour pouvoir surgir de moi » – **Stefan George,** dans *Les jardins suspendus*

Toutes les rêveries éclosent dans l'écume fraîche. La caméra phantom de Bruno Aveillan n'en a pas perdu une goutte. Et, quand le temps suspendait son vol pour céder la place aux battements d'ailes du papillon, l'œil du réalisateur captait l'essence même de cette fusion fantastique de l'eau, de l'air et de la chair. Il s'attachait à saisir, avec une acuité hors normes, toutes les sources créatrices en action dans la performance du nageur.

L'artiste ne se conforme jamais au train ordinaire des choses. Il voit toujours au-delà. Il parvient à témoigner de ce qui relève d'un ordre supérieur dans la brasse du papillon, devient convoyeur du sacré et du céleste.

Il offre la sensation d'une vision inédite du monde, le privilège de découvrir la dimension insoupçonnée d'une puissance intime déployée.

Le nageur évolue dans la pureté d'une eau chlorée rénovatrice, fait montre d'une force féconde, d'un mystère obsédant. A chaque apparition, le sujet se dépasse, l'élément sensible surgit dans sa picturalité pure. Bruno Aveillan capture toutes les énergies à la fois qui explosent dans la splendeur de la lumière et qui en décuplent le rayonnement.

Comme le fluide d'une amitié amoureuse fertile, l'attraction réciproque de tous les éléments marie le sensible au sensuel, renvoie aux mythes de la naissance et de la puissance vitale.

Au cœur de cette brève aventure aquatique qui célèbre l'allégresse en même temps que l'effort et la lutte, la présence du *surhumain* crève l'écran et, chaque seconde d'image révèle de singulières particules de déité sur la trajectoire de l'homme en mouvement.

L'artiste, avec toute la subtilité qui le caractérise, n'omet pas la dimension traditionnelle du symbole métaphysique propre aux vanités puisqu'en dépit de l'exploit qui s'accomplit, la nature éphémère du papillon transparaît et témoigne de sa fragilité dans toute son acception spirituelle.

L'épreuve qu'il traverse figure le passage d'un état à un autre, l'espoir d'une victoire sur la mort, la renaissance pour récompense peut-être. Mais l'essentiel reste que Bruno Aveillan décèle à merveille le *surnaturel* à l'œuvre.

L'ESPACE EST SON ROYAUME

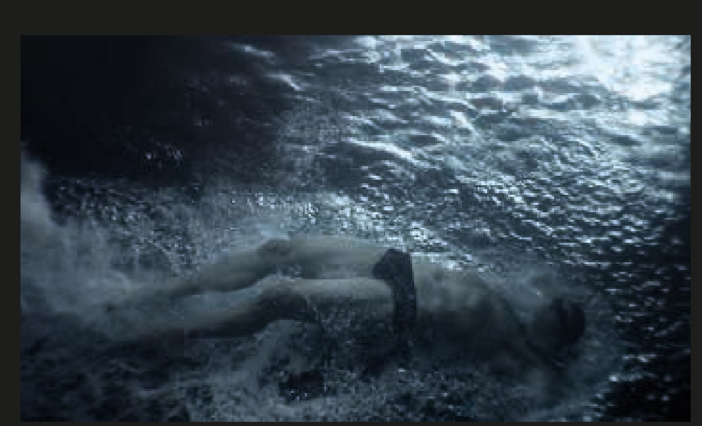
ESTELLE ARTUS (CRITIQUE D'ART, MAÎTRE DE CONFÉRENCES AU MoMA DE NEW YORK)
NEW YORK 2012

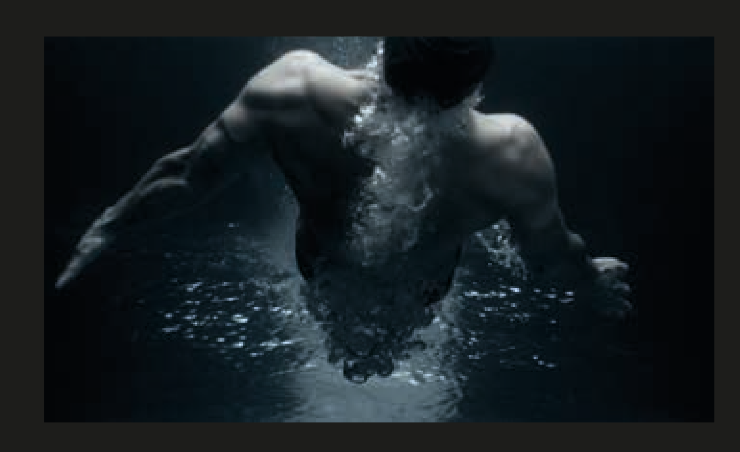
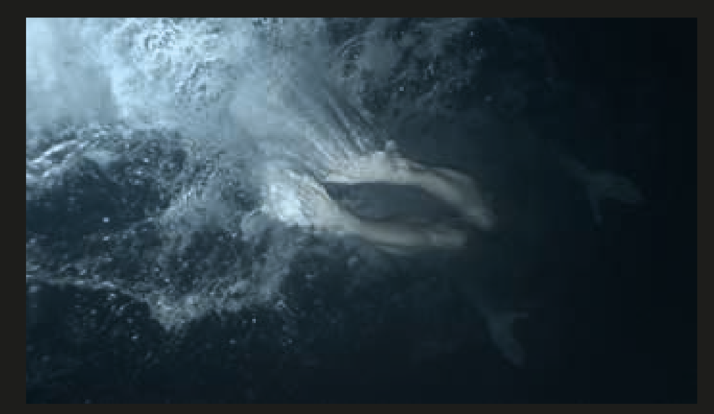
Tout est fluide dans cette œuvre de Bruno Aveillan, y compris le titre : Papillon… Mais d'où vient que cette nage ait héritée d'une appellation si aérienne ? C'est en regardant le film de l'artiste que j'ai finalement compris.

L'appellation comme la beauté de cette nage viennent de l'un des principes les plus simples et les plus puissants en art : la symétrie. Le corps d'un papillon est parfaitement symétrique et lorsque le nageur étend ses bras il acquiert lui-aussi cette magie du reflet à l'identique. Le reflet est l'une des bases de la construction de l'identité. L'enfant prend conscience de sa propre personne en regardant un miroir et le premier homme fit certainement de même en se penchant sur l'eau tranquille d'une source. Et personne n'échappe à cette fascination qui s'avère parfois fatale comme le révèle le mythe de Narcisse.

Le principe de symétrie se trouve partout dans la nature mais il existe également des symétries de l'espace-temps. Et c'est dans un espace-temps infini bien plus que dans le chlore bleuté d'une piscine que se déploient les ailes de notre nageur. Car enfin, quelle surface perce-t-il lorsqu'il remonte ? Où est le fond ? Où est la surface ? Dans quel liquide originel se meut cet homme ? Ne respire-t-il pas ce liquide qui le porte ? Peut-être en est-il fait ? Comment sinon expliquer ces milliers de gouttes d'eau qui semblent l'animer tel un sang tumultueux ? L'onde qui se déploie après la chute d'un corps dans l'eau est, elle aussi, symétrique, à la fois par la figure parfaite du cercle autour de son centre et par les translations dans le temps d'un multiple de sa période. Dans le film de Bruno Aveillan cette translation dans le temps exclue toute linéarité : le nageur ne nage pas vers quelque chose, il n'a pas de but, pas de demain, pas de rive temporelle. Il nage, c'est tout. Il nage dans un cosmos d'encre noire dont chaque goutte est une étoile. En déchiffrant cette constellation il est aisé d'y lire la signature du réalisateur. Ses films ignorent les principes élémentaires de la gravité. Chez lui, le film n'a plus de cadre, plus d'horizon, mais surtout plus de poids. L'espace est son royaume.

(…)








W.(H.E.A.T.)

MARCOS LUTYENS *LOS ANGELES* 2010
TRADUIT DE L'ANGLAIS

« [...] Il se passe alors dans l'âme quelque chose de semblable. Il ne lui vient de consolation, ni du ciel où elle n'habite pas encore, ni de la terre à laquelle elle ne tient plus [...] » – **Sainte Thérèse d'Avila**

Le premier sentiment éprouvé à la découverte de ce film W.(H.E.A.T.), est une vive fascination pour le moment suspendu. Dès lors, on prend le parti d'éclairer quelques traits spécifiques de ce film indéfinissable et de ne pas le contraindre à subir la limite des mots.

Une fois passé le réflexe instantané d'étiqueter, on ne peut s'empêcher de ressentir un profond sentiment de reconnaissance. Tandis que j'écris ces lignes à bord d'un avion qui me mène de Londres à Istanbul, je suis également mis, momentanément, en suspens entre des lieux, une situation que nous vivons bien trop souvent, que ce soit littéralement, dans un avion, ou mentalement, à l'occasion d'une parenthèse télématique, comme un appel téléphonique, un message ou un tweet.

Suspens : Nous ne connaissons que trop bien les images d'apesanteur à bord d'une station spatiale. Mais pour autant, pouvons-nous vraiment savoir à quoi ressemblerait la nuit précédant le départ dans le silence d'une chambre de décompression, le corps soumis à de basses pressions ? Comment est-ce de flotter tranquillement au-dessus de notre planète comme cette sensation vague qu'il est possible d'éprouver en visionnant l'admirable *Solaris* de Tarkovski.

On ne peut s'empêcher de qualifier de divin l'œil qui a su révéler ce flottement sur la pellicule, grâce cette caméra si justement nommée Phantom qui cristallise le « temps réel » en une sorte d'éternité prolongée, éternité encapsulée dans une infime fraction de temps plutôt que dans la durée abstraite et infinie.

Ironiquement, ces apparents moments d'éternité dérobés par de simples mortels ont requis des mouvements de caméra d'une extrême vélocité, une course effrénée avec la lumière du soleil se couchant à grande vitesse, ainsi qu'une précision parfaite pour saisir les sauts paraboliques de ces êtres volants. Mais en laissant de côté les considérations sur les technologies contemporaines, bienfaits et défis, et la maîtrise qu'en a acquis Bruno Aveillan, on découvre une culture repue du schéma que ce projet fascinant confère.

Au contraire des yuppies déchus de la fin des années 80 qui figurent dans la série de dessins *Men in the Cities* de Robert Longo, sorte d'ode à l'autodestruction post-moderniste, le film de Bruno Aveillan opte pour un monde autre, un monde qui fouille notre rapport aux nourritures terrestres et au monde céleste.

Il y a quelque chose de surréaliste dans ces silhouettes en suspens, qui évoque plutôt la photographie de Francesca Woodman intitulée *On Being an Angel* ou *La Promenade* de Marc Chagall, deux œuvres présentant la même qualité éthérée que la photographie et les films de Bruno Aveillan.

Mais il y a plus qu'une dimension surréaliste dans cet instant de suspens parabolique que Bruno Aveillan nous permet de goûter, et beaucoup plus d'élégance que dans la photographie délirante de Philippe Halsman où Dali apparaît avec un chat et une gerbe d'eau figés dans les airs.

Le décor naturel du film reflète un motif récurrent dans la culture occidentale : celui du blé et de son rapport au ciel. Il existe une quête ou une attente permanente de nourriture à l'endroit où la terre et le ciel se rejoignent. Les origines culturelles de cet archétype peuvent être retracées jusqu'à la constellation babylonienne du Xe siècle, le Sillon ou la Vierge, telle que nous la connaissons aujourd'hui et qui, dans les deux cas, représente une divinité féminine portant du blé. L'une des étoiles de cette constellation est nommée Spica, *« Epi de Blé »*.

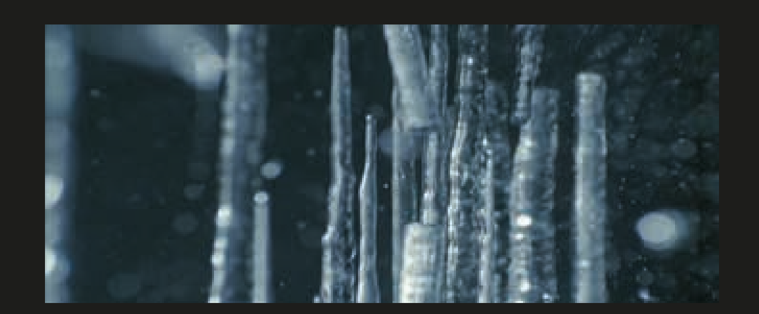
Sans doute, d'un point de vue européen, il est difficile de ne pas y voir une référence au geste du Christ rompant le pain et son ascension au Ciel, mais aussi certainement aux racines plus anciennes du dieu égyptien Osiris et sa renaissance rituelle en liaison avec la saison du blé. Dans le film, les mains qui s'emparent du blé et le relâchent semblent vouloir faire écho à ce cycle de la naissance à la mort lié aux nourritures spirituelles.

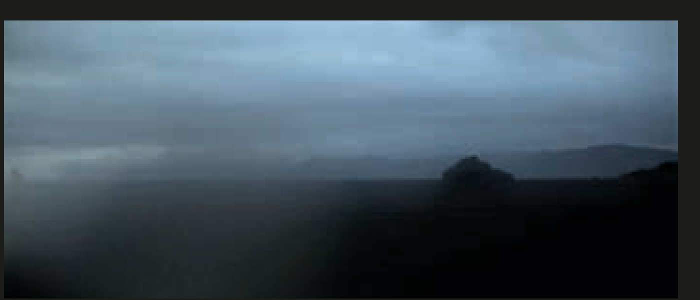
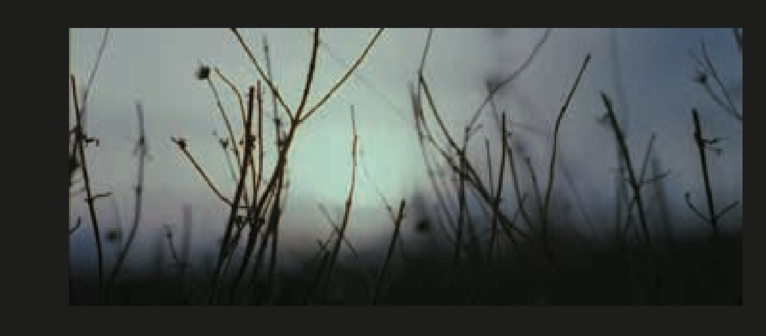
Quelques siècles plus tard, dans le monde des athées et des existentialistes, remémorons-nous deux protagonistes de Camus, le Mersault de *La Mort Heureuse* et le Meursault de *L'Etranger,* dont les noms peu communs évoquent, pour le premier le « saut dans la mer » et pour le second, un « saut dans la mort ». Et bien que Camus ait mentionné avoir associé « sault » à « soleil », l'essence d'un saut primordial ou un suspens temporaire est très claire au premier abord, s'agissant des patronymes mais aussi du comportement de ses personnages fictifs.

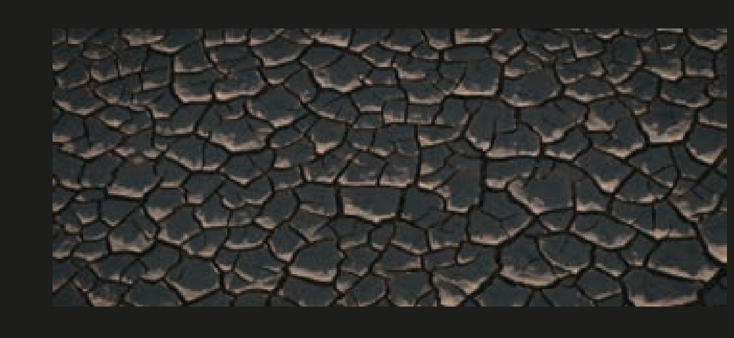
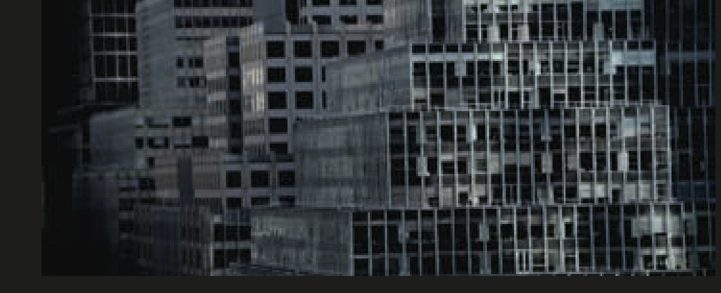
Ces fragments ne représentent qu'un infime aperçu de cette œuvre-phare (dans le sens littéral et métaphorique) et, la plus sincère appréciation sur ce film s'entend dans mon silence et dans l'attention portée à ces instants suspendus dans les airs. Ils coupent le souffle.















Ancien élève des écoles des beaux-arts de Perpignan et de Toulouse, l'artiste plasticien Bruno Aveillan consacre ses activités à plusieurs domaines d'expression, marqués de son exceptionnelle empreinte visuelle. « Il est un des représentant d'une incroyable génération d'artistes multimédia dont la démarche est révélatrice d'une quête permanente de diversification des supports », selon les mots de l'éditeur et galeriste Léo Scheer.

Art et communication

Les œuvres de ce réalisateur et photographe de renommée internationale sont régulièrement récompensées de par le monde, tel son film « L'Odyssée » pour Cartier qui, après avoir été présenté en avant-première au MoMA de New York, a été vu par plus de 200 millions de spectateurs. Ce film a reçu notamment plus de 40 récompenses internationales dont un Lion d'Or à Cannes. On peut citer le film Journey's pour la maison Louis Vuitton, qui s'est vu également décerner de nombreux prix, dont un Gold Clio Award et un Gold London International Award. En 2009, le musée national des Arts décoratifs au Louvre a consacré une rétrospective des travaux de Bruno Aveillan au sein d'une grande exposition dédiée au cinéma et à la communication.

Arts plastiques

En parallèle, Bruno Aveillan bâtit une œuvre artistique personnelle, constituée de photographies, de films expérimentaux et d'installations au centre desquels les thèmes récurrents de la nature, de la lumière, de l'errance, et du souvenir tiennent des rôles majeurs.

Dans un texte intitulé La grâce indomptable de la lumière, la critique d'art Zoé Balthus souligne : « Aveillan est un poète, en harmonie avec l'invisible, en intelligence avec le sacré, de cette trempe d'hommes en profonde communion avec leur art. »

Dans un entretien avec le journaliste anglais Stephen Whelan, l'artiste confie : « l'émotion liée au souvenir provient souvent d'une évocation parcellaire. Un son, une odeur, une texture et, bien sûr, une lumière peuvent susciter autour d'eux un champ de résonances puissantes qui se traduisent en formes synesthésiques. »

En matière photographique, Bruno Aveillan entend donc s'éloigner d'une représentation illusoirement réaliste pour privilégier une approche plus impressionniste, fragmentaire, et certainement poétique. « Cette approche touche à l'intime, parfois aux frontières de l'abstraction. C'est un panorama mental qui ouvre plus qu'il ne ferme, déploie l'imaginaire du spectateur » déclare-t-il. « Il s'agit alors de proposer des espaces d'incertitude qui offrent à l'esprit la possibilité de se réapproprier l'instant, à la manière d'un carnet de voyage intuitif et sensoriel. » A ce propos, dans la préface du livre Bolshoi Underground, le critique d'art et essayiste Stéphan Lévy-Kuentz précise : « À rebours de l'épidémie consensuelle d'une église photographique documentaire généralement priée de consigner le réel, Bruno Aveillan distord les lois scopiques en vigueur en diluant le linéament dans la masse. Par la dialectique du flou et du net, du jour et de la pénombre qu'il met en oeuvre, s'impose une dynamique d'apparition disparition, esthétique personnelle qui, l'effleurant, canalise la vision vers une image résiduelle en résonance avec l'espace pictural, scénographique autant que statuaire ».

La signature stylistique de Bruno Aveillan se reconnaît effectivement dans une certaine manière de « dessiner avec la lumière », ou encore « d'occulter avec la lumière », selon l'expression de Marcos Luytens dans la préface du livre Diotopes (Éd. Léo Scheer). En 2010, à l'occasion d'une première rétrospective à Berlin, paraît Mnemo # Lux (Éd. Kerber), son deuxième livre de photographies, dans lequel Jan Ole Eggert souligne chez l'artiste « le puissant désir de connaissance qui cherche à pénétrer les arcanes des relations entre les hommes et de l'existence humaine ». Les photographies de Bruno Aveillan sont régulièrement exposées dans le monde et font partie de prestigieuses collections privées et publiques en Europe, aux États-Unis et en Asie. En 2010, Le musée des Arts Décoratifs a présenté son oeuvre intitulée « Minotaur-Ex » dans le cadre de l'exposition majeure « Parcours Céramique, une scène française » (Commissaire Frédéric Bodet). En mars 2015, le prestigieux MAMM (Multimedia Art Museum, Moscow) lui ouvre ses portes pour une grande exposition intitulée «Isolation Ceremony» (Curatrice Olga Sveblova). Simultanément, Bruno Aveillan expose au Grand Palais dans le cadre de Art Paris Art Fair, une série intitulée « Outside ».

On doit également à l'artiste la photographie officielle de la première édition du parcours d'art contemporain nocturne Nuit Blanche à Paris en 2002. Enfin, Bruno Aveillan, au côté d'artistes tels que David Hockney ou Anton Corbjin, a été sélectionné par le prestigieux fabricant d'appareil photo Hasselblad, pour être publié dans VICTOR, son ouvrage de référence consacré à la photographie plasticienne.

Bruno Aveillan a remporté plus de 160 Awards au cours de sa carrière, dont un Outstanding Merit Cristal Award en 2012. Il a été recompensé d'un Lifetime Achievement Award for Global Excellence au MoCA de San Diego en 2014 et il a reçu un « *Visionary Artist* » Award au Film Festival de Milan 2014.

Photographies

Parcours 23 (2001)
Catalogue de l'exposition Parcours 23, qui présente une installation de films et de photos-peintures de Bruno Aveillan.

Autoportraits (2003)
Catalogue de l'exposition Autoportraits, qui présente des séries d'autoportraits de photographes et d'artistes contemporains.

Diotopes (2008)
Livre de photographies, appartenant à la collection Janvier qui présente le travail d'artistes contemporains tels Claude Lévêque, Thomas Lélu ou Édouard Levé. Texte de Marcos Lutyens. Éditions Léo Scheer.

Mnemo # Lux (2010)
Livre de photographies. Textes de Zoé Balthus et Jan Ole Eggert (Camera Work gallery). Éditions Kerber (collection PhotoART).

Fascinatio (2011)
Portfolio en édition limitée, numéroté et signé par l'artiste, Zoé Balthus et l'éditeur. Éditions Chez Higgins (collection M+M AUER).

Fulguratio (2011)
Portfolio en édition limitée, numéroté et signé par l'artiste, Zoé Balthus et l'éditeur. Éditions Chez Higgins (collection M+M AUER).

Bolshoi Underground (2012)
Livre de photographies dans les coulisses du Théâtre du Bolchoï, à Moscou; Textes de Stéphan Lévy-Kuentz et Zoé Balthus. Editions Au-delà du Raisonnable

Acetate Spirit (2013)
Livre d'artiste contenant une série limitée de portraits à l'acétate. Poèmes de Zoé Balthus.

Video Art et films expérimentaux

Minotaur-Ex (2003) 9 minutes, 35 mm.
Grand Prix de l'œuvre exceptionnelle au festival Argile 2003.
Prix du public au festival Argile 2003.
Finaliste au New York Dance Festival 2004.
DCW Audience Choice Award 2006.
Sélectionné dans le cadre de l'exposition Parcours céramique - La scène française contemporaine. Musée des Arts décoratifs Paris-Louvre 2010.
Sélection officielle de LOOP Barcelona 2013

Diotopes (2007) 9'35 minutes, 35 mm.

W.H.E.A.T (2008) 8 minutes, 35 mm + HD.

Morpholab # 1 (2009) 15 minutes, HD

Totoxik (2010) 0'58 minutes, photos + HD

La Peau (2011) 4'21 minutes, 35 mm + HD

RAIN (2012) 4'19 minutes, HD.

Papillon (2012) 5'18 minutes, 35 mm + HD

Noir (2015) 4'07 minutes, HD

Expositions personnelles (Liste sélective)

2008
Diotopes, galerie Léo Scheer, Paris.
Diotopes II, galerie Léo Scheer, Paris.

2009
MINOTAUR-EX, 5th World Cera Biennale, Korea

2010
Mnemo # Lux, Epicentro Artspace & Camera Work gallery, Berlin.

2011
Fascinatio - Fulguratio, galerie spree, Paris.
Turpan # 3, Cutlog, Contemporary Art Fair, Paris.
Minotaur-Ex, Screendance and Gesture, Genève.
Minotaur-Ex, L'Avant-Scène, musée d'Art contemporain, Cognac.

2012
Fascinatio - Fulguratio, The Others, Contemporary Art Fair, Turin.
Fascinatio - Fulguratio, Off Brussels, Contemporary Art Fair, Bruxelles.
Lumières, Impressions, Festival VISA Off (Invité d'honneur), Perpignan.
Acetate Spirit, Cutlog, Contemporary Art Fair, Paris.
Bolshoi Underground, galerie spree, Paris.
Papillon, Nuit Blanche Off, galerie spree, Paris.

2013
Bolshoi Underground, Cutlog, Contemporary Art Fair, New York.

Expositions collectives (Liste sélective)

2002
Parcours 23, galerie Pin-up, Paris.

2004
Autoportraits, galerie Pin-up, Paris.

2006
Silver Lake Film Festival, Los Angeles.

2007
DFA's 35th. Dance Film Association Inc., New York.
Independent Film Show 2007. EM Arts, Naples.
Dance for the Camera, Film Society of Lincoln Center, New York.
Hustler of Culture, Chicago Department of Cultural Affairs, Chicago.
DIAF 2007. International Arts Festival, Dehli.
ROMP !, Suddenly Dance Theatre, Victoria BC.
DKF Muranow. Wprost i Kultura, Varsovie.

2009
Rétrospective, musée des Arts décoratifs, Louvre, Paris.

2010
Parcours céramique - La scène française contemporaine, Musée des Arts décoratifs Louvre, Paris.

Réalisation du catalogue : NOIR

Impression : Encre Verte

Achevé d'imprimer : mai 2015
Ville de Perpignan, direction de la Culture

